

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

5^{ÈME} ANNÉE, N^o 219. — SAMEDI, 14 JUILLET 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIÉTAIRES

BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



M. JEAN RICHEPIN, AUTEUR DU « FLIBUSTIER » REPRÉSENTÉ À LA COMÉDIE FRANÇAISE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 14 JUILLET 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous par Léon Ledieu.—Vieux papiers, par Benjamin Sulte.—Nos gravures.—Sur ces mots : La lutte pour la vie.—Esquisses de mœurs, par Eugène L'Ecuyer.—L'origine des Jésuites, par Albert Glevar.—Le maréchal Le Boeuf.—Primes du mois de juin.—La mode pratique.—Choses et autres.—Récréations de la famille.—Feuilletons : L'Expiation.—Pauline.

GRAVURES : Portrait de M. Jean Richepin.—Paris : La prise de la Bastille le 14 juillet 1789.—La Bastille et la rue Saint-Antoine il y a cent ans.—Gravures du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



JE suis de plus en plus convaincu que c'est le soleil qui est cause de tout cela. Cet astre, que l'on nous a appris à regarder comme le grand producteur, la puissance créatrice, n'est en réalité qu'un destructeur insatiable et un tyran sans pitié.

On dit qu'il fait croître les graines et les fruits, mais en réalité il épuise la terre à laquelle il arrache les suc nourriciers; il fait pousser les renoncules, les marguerites et le chiendent, qui font le désespoir des cultivateurs; il dessèche les puits, boit la rosée, épuise bêtes et gens, donne soif, fait monter le thermomètre, surexcite les cerveaux et fait gagner de l'argent aux hôteliers.

Le soleil est le plus grand ennemi de la paix, car on ne voit guère les nations se battre pendant l'hiver, tandis qu'aux premiers jours chauds on entend de vagues rumeurs qui bientôt prennent un corps et deviennent réalité par les chocs des armées.

C'est lui qui nous condamne aux travaux forcés toute notre vie. Sitôt qu'il paraît, il nous faut nous lever, nous mettre à l'œuvre et peiner pendant tout le temps que ce garde-chiourme nous surveille, et ce n'est que quand il a disparu de l'horizon qu'il nous est enfin permis de nous reposer, de nous amuser et de dormir.

C'est toi, soleil, qui nous met tant de folles idées en tête, c'est toi qui rends la campagne inhabitable par les moustiques que tu fais sortir des bois et des marais, c'est toi qui produit le tonnerre et les pluies, qui chauffe l'eau des fleuves pour mieux nous inviter à nous noyer.

Toutes tes actions, globe de feu, portent en elles un principe mauvais et nuisible; si tu fais mûrir les raisins, c'est pour nous griser; quand, sous l'influence de tes rayons, les poissons s'ébattent dans les eaux, c'est pour nous inviter à les assassiner; si tu rends les villes étouffantes pendant l'été, c'est pour nous forcer à aller au loin chercher un refuge et nous faire dépenser les économies péniblement amassées au temps

froid, et, quand vient l'hiver, tu t'en vas, soleil impitoyable, pour nous livrer en pâture aux marchands de bois et de charbon.

Tu fais fuir ce qu'il y a de plus beau et de meilleur dans la vie, l'amour, qui s'en va sous les grands arbres, le soir, à l'abri de tes regards indiscrets, car tu n'aurais pas même la pudeur de te cacher devant les amoureux s'engageant dans les sentiers perdus pour se dire ces charmantes choses que tu es indigne d'entendre.

Soleil, tu me déplaïs.

. Les mois de soleil sont les mois de sang. Je ne vous parlerai ni de l'assassinat commis il y a quelques jours au camp de Trois-Rivières, ni des noyades accidentelles ou volontaires, pas plus que des autres tragédies récentes, mais je veux vous prouver que ce que j'avance est vrai, et pour cela il me suffira de citer quelques événements pris au hasard à propos du mois de juillet.

Le 14 juillet 1789, prise de la Bastille.

Le 17 juillet 1791, massacre des citoyens au Champ-de-Mars.

Les journées de juillet 1830, la Révolution.

Le 9 juillet 1755, bataille de la Monongahéla où les Français et les Canadiens battirent les Anglais et dans laquelle furent tués les chefs des deux armées, M. de Beaujeu et le général Braddock.

C'est à propos de cette défaite que Washington, alors colonel, écrivait : « Nous avons été battus, honteusement battus par une poignée de Français qui ne songeaient qu'à inquiéter notre marche. Quelques instants avant l'action, nous croyions nos forces presque égales à toutes celles du Canada; et cependant, contre toute probabilité, nous avons été complètement défaits, et nous avons tout perdu. »

Autre fait d'armes, à jamais immortel, le 8 juillet 1758, Montcalm remportait la fameuse bataille de Carillon.

Le soir même de la bataille, l'heureux et brillant général écrivait, sur le champ de la victoire, cette lettre si charmante de simplicité, à M. Doreil son ami : « L'armée, et trop petite armée du roi, vient de battre ses ennemis. Quelle journée pour la France! Si j'avais eu deux cents sauvages pour servir de tête à un détachement de mille hommes d'élite, dont j'aurais confié le commandement au chevalier de Lévis, il n'en serait pas échappé beaucoup dans leur fuite. Ah! quelles troupes, mon cher Doreil, que les nôtres! je n'en ai jamais vu de pareilles! »

Ah! soleil! je ne me sentirais pas le courage de te tenir rancune, si tu avais toujours éclairé d'aussi belles journées que celles de la Monongahéla et de Carillon!

. Afin d'éviter « les coups de soleil »—vous savez que cet euphémisme est employé pour désigner les cas d'ivresse—il vient de se former à New-York un club dont le but est d'abolir la traite, non pas la traite des nègres comme vous seriez peut-être tenté de le supposer, mais bien le système de payer des rondes, des tournées—ce que nous appelons traites—quand plusieurs amis se trouvent ensemble dans un bar ou un café.

Dernièrement, une douzaine de membres du club entrèrent dans un établissement de la grande métropole américaine; quatre d'entre eux burent des consommations quelconques, et le garçon leur donna un jeton pour les quatre verres absorbés.

—Donnez-nous quatre jetons, chacun paie sa quote part, dit l'un des jeunes gens, et il lui dit à quel club il appartenait en ajoutant :

—Si l'un de nous avait payé une tournée, les autres n'auraient pas voulu être en reste de politesse et se serait fait un devoir d'offrir quelque chose à leur tour; nous aurions pris chacun douze cocktails et nous serions gris comme la bourrique à Robespierre. Notre système a donc du bon.

—Oui, répondit le garçon, mais votre club nous fera plus de tort que tous les discours que l'on a prononcés jusqu'à présent contre l'intempérance.

Je suis tout à fait de l'avis du *Anti-Treat Club* et du garçon de buvette.

La sangulière habitude que l'on a de se payer mutuellement des tournées amène des résultats déplorable et pour la santé et pour la bourse. On se grise et on se ruine par politesse, une politesse

ridicule qui ne produit rien de bon, et le club en question fera, à lui seul, plus de bien que l'Armée du Salut, tout en faisant moins de bruit.

Quand au garçon de buvette, il avait bien raison de déplorer l'action de l'*Anti-Treat Club*, car il y perdra tout ce que ses clients y gagneront, mais je n'ai ni le temps ni l'envie de le plaindre.

. Le soleil a du bon, il vient d'illuminer de ses rayons les plus joyeux la grande convention canadienne de Nashua, dont je ne vous ai encore rien dit parce que je voulais être bien renseigné.

Aujourd'hui, j'ai la plume pleine du patriotisme vibrant et généreux qui vient de jaillir de la bouche éloquent d'un des représentants du gouvernement de Québec, M. Faucher de Saint-Maurice, qui porte fièrement et avec raison, à la boutonnière, la « goutte de sang » qu'il a offerte à la France pendant la campagne du Mexique.

M. Faucher de Saint-Maurice, docteur ès-lettres—vous ne le savez pas, sans doute, car aucun journal n'a encore annoncé que ce charmant écrivain avait reçu de l'Université Laval cette distinction bien due—M. Faucher de Saint-Maurice a prononcé à l'assemblée de Nashua un discours qui a remué les quinze mille Canadiens réunis dans cette grande fête de la patrie.

J'en détache le passage suivant dont chaque ligne vibre comme une lyre d'or et tonne comme un coup de canon tiré en l'honneur de la France :

Partout où le nom canadien ou acadien est prononcé aujourd'hui, que ce soit sur les rives désolées du Labrador, que ce soit sur les bords des bayous fleuris de la Louisiane, il est aimé, il est respecté. C'est que, voyez vous, on le retrouve partout signant les plus belles pages de l'histoire de France du siècle dernier et du siècle précédent. Pour vous en convaincre, vous n'avez qu'à faire le tour de votre salle de convention. Vous lisez sur des écussons superbes ces noms glorieux, « Robidou, fondateur de St-Joseph de Missouri »; « Pierre Migneault, premier missionnaire des Etats Unis »; « Juneau, fondateur de Milwaukee »; « de LaMothe-Cadillac, fondateur du Détroit »; « Faribault, fondateur de St Paul du Minnesota »; « Messigneurs Blanchet, fondateurs véritables de l'Orégon. »

Vous y voyez aussi le portrait d'un homme qui s'est imposé parmi vous le rôle qu'à joué plus en grand chez nous notre historien Garneau. Aussi patriote que lui, aussi modeste que lui, il s'est éteint sans bruit comme lui, pour revivre éternellement comme lui dans l'histoire du peuple Canadien français. Je ne le nommerai pas, car vos lèvres murmurent le nom à jamais respecté de Ferdinand Gagnon.

Tous ces hommes ont été les chefs d'une race qui n'a jamais hésité à se mettre au service des causes justes.

En 1868, les nôtres volaient au secours du Saint-Siège menacé. Pendant la guerre du Nord plus de 15,000 Canadiens-français ont perdu leur vie sur le champ de bataille de l'Amérique. Mon voisin de siège, le major Mal et, un soldat doublé d'un historien et d'un savant, a été blessé à cette époque. Charleau, frère de notre ancien premier ministre, sorti de l'école des tambours, nous est revenu lieutenant colonel. Et dans le beau comté que j'ai l'honneur de représenter, quand, dans les veillées, on se raconte les prouesses de ceux des nôtres qui sont morts pour la patrie américaine, on n'oublie jamais de mentionner le nom de Médard Foubier, fils de l'ancien député de Bellechasse, mort au champ d'honneur, avec deux autres de nos compatriotes, le jeune porte-drapeau Fleury d'Eschambault et le lieutenant Blais.

Qui a osé dire que notre race dégénérerait? R-gardez ces députations de Canadiens-français venues du Kansas, du Michigan, du Nebraska, de partout. Elles viennent vous dire : Frères, comme nos pères nous sommes restés des hommes. Non, notre race n'a pas dégénéré. Nos lettrés, nos artistes n'ont ils pas fait ce que d'autres ont fait sur les champs de bataille et dans la politique? L'Académie française ne vient-elle pas de décerner la plus haute récompense, celle qui est la plus enviée, à Fréchet et à Casgrain? Est-ce que Plamondon, Théophile Hamel, Eugène Hamel, Napoléon Bourassa n'ont pas fait leur chemin dans les arts de la peinture? Hébert et Genest dans la sculpture? Eugène Taché dans l'architecture?

Voilà des noms que vous ne sauriez oublier.

A notre tour, chers compatriotes, nous ne vous oublions pas. Ah! si vous aviez pu voir, l'autre jour, la scène d'enthousiasme qui s'est passée à l'Assemblée législative, vous en auriez été vivement impressionnés.

En recevant des mains de notre président le mandat honorable que l'on nous confiait, je ne pus m'empêcher de dire :

« Puissent les applaudissements unanimes qui viennent d'éclater dans cette enceinte, aller se réper

cuter aux Etats-Unis, partout où bat un cœur canadien-français. Puissent-ils dire aux éloignés de notre grande famille que nous ne les oublions pas; que leurs joies sont nos joies; que leurs peines sont nos peines; que leur honneur est notre honneur."

Nous sommes fils de France et nom oblige. En 1883, quand un colomniateur de la Nouvelle-Angleterre voulut jeter sur notre race un semblant de mépris, la discussion que je soulevai alors dans l'Assemblée législative fut couverte, par des bravos. Ils s'en allaient dire au monde entier que l'on ne touchait pas impunément à la France.

Oui, France, nous t'aimons bien! N'est-ce pas nous qui, pendant l'année terrible de 1870, avons été les seuls à laver les mains sanglantes avec nos larmes?

Maintenant, que puis-je ajouter? Conservez la devise que je vois dans cette salle: "Loyaux, mais Français." Restez toujours unis, toujours groupés. Etendez vous: faites tache d'huile, tenez-vous les uns les autres. Marchez d'un pas lent mais sûr vers les destinées que Dieu vous réserve. En écoutant bien ce que je vous dis ce soir et en le répétant à vos enfants, vous serez un jour infailliblement la France américaine et catholique.

Bravo! Bravo!! Faucher de Saint Maurice! Bravo encore!

Bien pensé, bien dit! et les enfants de la vieille France seront fiers d'entendre cette voix chaude et sympathique qui leur arrive d'outre-mer

. Montréal est mort, les rues sont pleines de lumières et vides de promeneurs.

Cause: le soleil!
Les affaires sont arrêtées, les commis flânent et les patrons s'arrachent les cheveux de désespoir.

Cause: le soleil!
Les Canadiens désertent le Canada, les Américains nous envahissent.

Cause: le soleil!
Les affaires publiques ennuient les députés eux-mêmes qui trouvent que la session dure trop longtemps pour une session d'été.

Cause: le soleil!
Les articles de journaux sont pâles, insipides, endormants.

Cause: le soleil! toujours le soleil!!
Ma causerie est tirée aux cheveux, je m'endors et je vous ennuie.

Toujours la même cause.

. Chose ou Machine, comme vous voudrez, est né sur les bords de la rivière Videpoche, en plein Canada, mais il affecte de parler à la française quand il se trouve avec des Français.

L'autre jour, L... qui le connaît intimement, disait de lui:

— Mon cher, ce gaillard-là n'a aucun sentiment des convenances, je dirai même plus, il n'a pas de religion, il parle gras... même le vendredi!!!



VIEUX PAPIERS

Sur des chiffons de papiers, écrits il y a juste cent ans, et qui tombent de vétusté, je déchiffre la correspondance du sieur Augustin Paradis, marchand de la paroisse de Saint-Antoine, rivière Chambly. Ce n'est rien d'extraordinaire, mais je ne sais comment il se fait que j'y prends de l'intérêt. L'auteur de ces lettres parle de marchandises tout le long du temps (années 1788-1795) et surtout du commerce du blé, qu'il a l'air de poursuivre en grand style. En effet, la période qui va de 1784, date du traité de paix avec les Etats-Unis jusqu'à 1811, a été marquée chez nous par une prospérité, une abondance d'argent qui ne s'étaient jamais vu dans ce pays

Les correspondants de M. Paradis sont, à Québec: Louis Marchand, Michel Cornud, Mathieu Lymburner, John Blackwood, Davidson & Lees, Bernard & Martin Courcjoites, Munro & Bell, tous négociants; aux Trois-Rivières: M. Leproust, A. Mackenzie, aussi commerçants.

Je vois les noms de certains capitaines de barques ou goëlettes, qui naviguaient entre Qué-

bec et Montréal: Chinique, du *Rover*; Henri Painchaud, de *La Gibarre*; J. Dugal, de *La Marie*; Saint-Germain, du *Saint-Pierre*: puis les capitaines Alexis Delisle, Abraham Delisle, François Mecto (Méthot?), Lafontaine, Leblond; et un navire: *Le Gallopin*.

Il est fait mention de MM. Grant, Dumond, Laperrière; Desbaras, Drolette, de Saint-Charles; Pierre Guérout, marchand, de Saint-Denis; Pierre Baudry et Pierre Boutette, de Saint-Antoine; aussi Jacques Cartier, voisin et ami de Paradis.

Ce M. Cartier fut le grand-père de sir George; il s'était enrichi, dans le commerce des grains, je pense.

Paradis faisait de fréquentes commandes de vin d'Espagne à ses correspondants de Québec; je ne rencontre nulle part dans les lettres en question les mots rhum, ou eau-de-vie des Iles.

Le capitaine Mecto allait charger des marmittes et des poêles aux Trois-Rivières.

Le 17 octobre 1789, il est parlé de la succession de M. Marsab, et à ce propos, on expédie de l'argent à un agent de Londres nommé Robert Hunters.

En 1791, M. Paradis, voulant agrandir sa maison, ses hangars, etc., fit venir de la pierre de taille et de la chaux de Québec, articles que lui procura Charles Couture, un maçon, demeurant à Beauport, je crois. La renommée de la chaux de la côte de Beauport était alors unique dans la province; et les maçons de Beauport n'avaient pas de rivaux dignes d'eux. Montréal restait en arrière sous ce rapport comme sous celui du trafic des marchandises étrangères, lequel se concentrait à Québec, à part un petit nombre de navires océaniques qui remontaient le fleuve jusqu'aux Trois-Rivières. Si je ne me trompe, il n'y avait, au-dessus de la ville de Québec, ni quais aux endroits de débarquement, ni amarques sur les rivages, ni bouées dans le fleuve — et le lac Saint-Pierre effrayait par ses battures et ses tourmentes tous les navigateurs.

Les marchands de la rivière Chambly achetaient donc à Québec, faute de pouvoir s'approvisionner à Montréal. Depuis cent ans, ces choses ont bien changé!



NOS GRAVURES

M. JEAN RICHEPIN

Le jeune poète a déjà conquis dans le monde littéraire une grande renommée; la *Chanson des gueux*, la *Mer*, dix autres ouvrages lui ont mérité la renommée, et il vient de remporter au Théâtre Français un grand succès avec une pièce en vers intitulée: *Le Flibustier*.

Il y a près d'un an, Jean Richepin entretenait Jules Claretie d'un drame historique qu'il se proposait d'écrire pour la Comédie Française.

— Pourquoi, lui dit l'académicien-administrateur, ne feriez-vous pas un drame intime en vers? Pourquoi ne nous broseriez-vous pas un tableau de la vie des marins et des pêcheurs qui vous est si familier? Vous connaissez à fond ces braves gens pour avoir vécu près d'eux et parmi eux... Vous êtes le poète de la *Mer*... Quelqu'un qui donnerait au théâtre la sensation d'art et de vérité de *Pêcheurs d'Islande*, un Loti dramatique, celui-là, je vous en réponds, aurait un joli succès.

Justement, Richepin avait en portefeuille un drame en cinq actes en prose, écrit pour la Porte-Saint-Martin, et dont les héros étaient des compagnons de flibuste. Faire de son *Flibustier* en cinq actes en prose un *Flibustier* en trois actes en vers fut, pour lui, l'affaire de quelques mois.

LA PRISE DE LA BASTILLE EN 1789

Ce fut le 14 juillet 1789 qu'un cri général s'éleva dans Paris: « A la Bastille. »

La Bastille était à la fois, pour Paris, dont elle

tenait une grande partie sous ses canons, un grand danger matériel, et, pour le monde entier, le symbole de la tyrannie.

La garnison de la Bastille était peu nombreuse: quatre-vingts et quelques invalides et une trentaine de Suisses; mais la place se défendait, pour ainsi dire, toute seule, par sa masse, par ses épaisses murailles et ses huit grosses tours, qui dominaient le quartier Saint-Antoine et le Marais. Elle semblait impossible à prendre sans artillerie de siège.

Les Parisiens ne raisonnèrent pas; ils agirent.

Le peuple commença l'attaque, força sous la fusillade de la garnison le premier pont-levis et la première cour, qui étaient en dehors de la forteresse, puis courut au second pont-levis; mais là, il fut arrêté par une terrible décharge. Les soldats tiraient à couvert, par des meurtrières et des barbacanes, sur cette foule exaspérée, dont les balles allaient s'aplatir contre les murailles.

Le peuple s'obstina furieusement en cette lutte inégale; 160 à 180 des siens tombèrent morts ou hors de combat; les assiégés n'eurent qu'un seul homme de tué.

Deux députations du Comité tentèrent inutilement de s'entremettre. Les invalides, postés sur les tours, apercevant le drapeau blanc que portait la seconde députation, mirent la crosse en l'air. Le peuple s'avança, croyant qu'on allait ouvrir. Les Suisses le fusillèrent à bout portant.

Devant ce malentendu qu'il prit pour une trahison, le peuple ne cria plus que vengeance.

Les gardes-françaises étaient arrivées avec du canon. Ce n'était pas de la grosse artillerie, et la place pouvait tenir encore; mais les invalides ne versaient qu'à regret le sang de leurs concitoyens, et, malgré les Suisses, sommèrent le gouverneur.

Ce gouverneur, de Launay, se savait fort haï; il avait la réputation d'un homme dur et avide, qui spéculait sur ses malheureux prisonniers.

Se sentant perdu, dans un désespoir farouche, il descendit avec une mèche allumée au magasin à poudre. Il y avait là cent trente-cinq barils, qui eurent fait sauter la Bastille et tous ses environs. Deux invalides se jetèrent entre lui et les barils et croisèrent la baïonnette.

Il consentit enfin à capituler.

Deux des chefs des bandes populaires et les gardes-françaises promirent aux assiégés la vie sauve; on baissa le pont. Le peuple se précipita en avant.

La Bastille était prise.

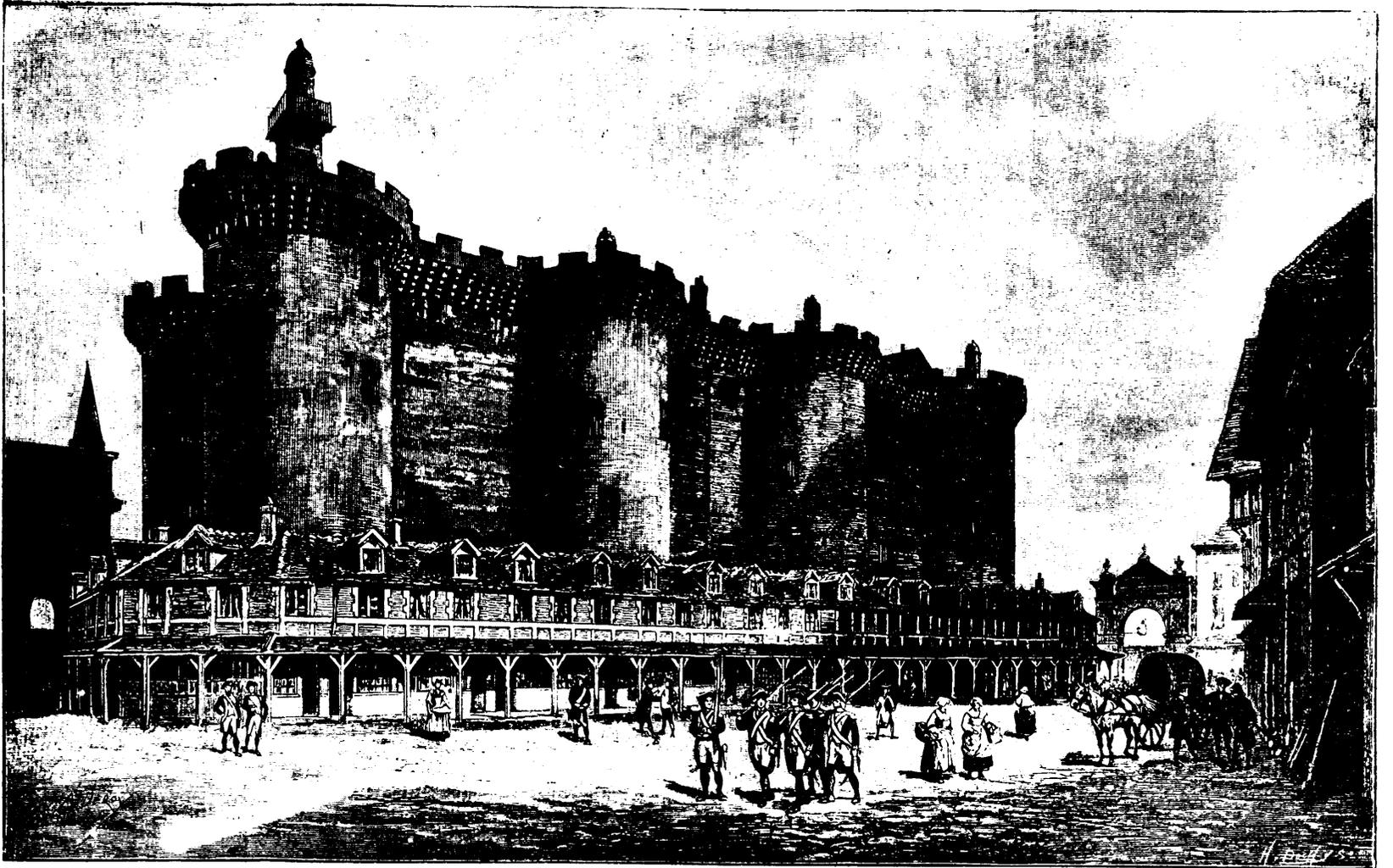
SUR CES MOTS: LA LUTTE POUR LA VIE

Je n'aime pas ces expressions si souvent répétées aujourd'hui, la *lutte pour la vie*; je préférerais le mot *travail* ou le mot *épreuve* à celui de *lutte*. Par cette locution, on tend à représenter la vie humaine et toute la vie terrestre comme n'étant qu'un perpétuel combat. Non! Grâce à Dieu, beaucoup d'existences dans les différentes espèces n'ont pour loi inexorable, quoi qu'on en dise, de toujours *lutter* douloureusement contre les êtres ou contre les choses, surtout de *combattre*, de *s'entretuer*. Non! Il n'est pas vrai que tous les êtres, chez les animaux comme chez les hommes, soient naturellement et fatalement hostiles les uns aux autres, et surtout nécessairement cruels. Il en est qui mènent leur vie, de leur naissance à leur mort, dans une voie droite et paisible (avec des épreuves sans doute associées à des peines), mais qui n'ont pas pour conditions impérieuses, inéluctables, les haines, les inimitiés, les actions cruelles. On ne peut pas croire la méchanceté nécessaire et inévitable lorsqu'on a sincèrement et au fond de soi-même l'amour du bien et la confiance dans la bonté suprême.—C.

Que de chagrins nous ont donnés des malheurs qui ne sont jamais arrivés.—JEFFERSON.

Derrière tout misanthrope, il y a eu un ami des hommes, ami trop tendre le plus souvent et qui a reçu de trop sensibles blessures.—SAINT-BEUVE.

Les indécis, peuples ou individus, ont les inconvenients de tout et il bénéficie de rien.—G. TOURNADE.



PARIS. — LA BASTILLE ET LA RUE SAINT-ANTOINE IL Y A CENT ANS



PARIS. — LA PRISE DE LA BASTILLE LE 14 JUILLET 1789

ESQUISSES DE MŒURS

UN MONOMANE

Audaces fortuna jurat.

IV

—Il faudrait que ce fût à la soirée chez madame Poliquin. Je me rappelle maintenant avoir vu l'enfant en conversation avec ce jeune homme.

—Ah ! voilà l'affaire.

—Mais tu connais la réserve, la sagesse d'Eugénie. Il n'est pas possible qu'elle se soit écartée... que dis-je, le moindre soupçon à cet égard serait un crime pour nous.

—Cependant... mais il faut que j'en ai le cœur net. Où est-elle la petite ?

—Elle est sortie ; mais laissez-moi le soin.

Dans ces petites affaires de sentiments, un homme de votre caractère y met trop de brusquerie. Il faut la main délicate de la femme, de la mère surtout, pour toucher au voile qui couvre les replis les plus secrets de ces jeunes et tendres cœurs.

—Je te l'ai déjà dit, Eulalie, qu'on ne gagne rien à courir ces veillées.

—Comme si cela nous arrivait bien souvent. Et puis, c'est si amusant de les passer toutes, ces soirées, avec vous, avec toutes vos bimbottes, qui sentent le rance et la moisissure.

—Encore une fois, madame, ne blasphémez pas contre les saintes reliques du passé. Mais j'en reviens toujours à cette demande en mariage.

—J'avoue que le procédé est un peu inusité ; mais enfin il n'est pas criminel. Oh ! non.

—De sorte que vous l'excusez ? J'aurais voulu voir comment, avec une pareille audace, j'aurais été accueilli par feu votre père. Ce n'était pourtant pas tout à fait Notre St-Père le Pape, que le papa.

—Monsieur, je vous en prie, laissez en paix les morts dans leur tombe. Dieu merci, mon père a toujours été d'une parfaite intégrité dans toutes ses transactions. Je n'en saurais dire autant de certains personnages qui, aujourd'hui, portent la tête haute et cherchent à éclabousser les autres qui valent mieux qu'eux.

M. Millard se mordit les lèvres ; la leçon était rude et bien appliquée, car tous les antécédents du bonhomme n'avaient pas été d'une grande pureté. Madame Millard était impitoyable lorsqu'il s'agissait de défendre la réputation des autres. On n'en pourrait dire autant de toutes les femmes, peut-être.

V

Madame Millard ne se dissimulait pas qu'elle venait d'assumer une grande responsabilité. Comment aborder avec sa fille un sujet aussi délicat ?

Eugénie était comme la poétique sensitive que le moindre attouchement peut flétrir, et qui se replie sur elle-même comme par un sentiment de pudeur effarouchée. Ainsi que nous l'avons déjà dit, la jeune fille était d'une inaltérable gaîté, parfois même un pen pétulante ; mais elle avait déjà la sagesse d'une femme épurée au creuset de la vertu. A l'école de sa mère, elle avait puisé tous

ces principes de religion bien comprise, de morale bien sentie qui éloignent à jamais des mauvais sentiers de la vie

Quant au père Millard, il n'avait jamais songé qu'à chérir, qu'à tortoloter sa Ninie, comme il l'appelait, se reposant pour tout le reste sur les sollicitudes et les soins de sa femme. L'éducation des filles, disait-il, doit être laissée exclusivement à la mère digne de l'être et qui e-t pénétrée de ses devoirs.

La question que devait aborder M^{me} Millard était délicate. Elle se rappelait avoir vu sa fille avec un jeune homme durant la soirée chez M^{me} Poliquin. Ce devait être Maurice. Mais qu'Eugénie eût assez parlé pour autoriser Maurice à agir aussi brusquement, et disons contre toutes les convenances voulues en pareil cas, c'était inadmissible. Madame Millard connaissait trop bien la pudeur et l'excessive retenue de sa fille pour entretenir le moindre soupçon à cet égard.

Cependant, il n'était pas impossible que Maurice eut pu jeter un premier germe d'amour dans

fait avec toute la circonspection possible, mais de manière cependant à éclairer la situation.

La difficulté était d'amener le sujet sur le tapis sans effaroucher la jeune fille. Mais les mères ont le secret de ces petit s escarmouches.

—Il faut pourtant, dit M^{me} Millard, que nous allions voir M^{me} Poliquin pour la féliciter et la remercier en même temps de la belle soirée qu'elle nous a fait passer.

—N'est-ce pas, petite mère, que c'était ravissant ?

—Tu t'es bien amusée ?

—Admirablement.

—La réunion n'était pas nombreuse, mais elle était bien choisie. C'est dans ces petites veillées de famille que l'on s'amuse, sans crainte pour sa conscience, parce que tout s'y passe dans les bornes de la plus stricte décence. J'ai remarqué chez les jeunes messieurs cette délicieuse réserve qui est la marque des cœurs nobles, des âmes élevées. Tu es encore jeune, mon Eugénie ; peut-être n'as-tu pas remarqué comme moi cette

nuance de fine et respectueuse courtoisie !

Eugénie ne parla pas.

—Je t'ai vue, ajouta M^{me} Millard, converser à plusieurs reprises avec un de ces jeunes messieurs qu'on ma pré-ertés mais dont je ne me rappelle plus le nom.

—M. Maurice C, n'est-ce pas ?

—En effet, je me rappelle maintenant. S'il ne déroge pas, il fera honorablement son chemin dans le monde. J'ai connu sa famille autrefois.

M^{me} Millard regarda sa fille à la dérobée ; elle vit une légère rougeur colorer ses joues. Était-ce un indice ; il était bien vague, en tout cas.

—Les jeunes gens de mon temps, reprit M^{me} Millard, et je crois qu'il en est encore ainsi, se piquaient d'une excessive galanterie avec les dames ; mais ils exagéraient souvent. Il faut que la galanterie ne dépasse pas certaines limites, autrement elle devient de la fadeur et importune. Une jeune fille sérieuse goûte fort peu les élocubrations de ces admirateurs outrés, emphatiques. Un jeune homme qui voudra plaire sera très simple dans ses manières, très sobre dans ses discours.

Eugénie se dit que Maurice pouvait être un de ces privilégiés modèles.

—Ce jeune Maurice, avec qui tu as causé, me paraît être d'une grande réserve et d'une exquise délicatesse ; il tient de son père.

—C'est réellement un charmant garçon, ajouta Eugénie, se détournant pour cacher son trouble. Il s'exprime si bien !

—Te crois tu capable d'en juger, ma fille ?

—Oui, d'après ce que vous venez de me dire. Et puis, il a des connaissances sur tout...

—Vous avez donc parlé un peu sur tous les sujets. Vous avez eu bien peu de temps, pourtant. Vous n'avez qu'effleuré alors ?

—Vous avez l'air de railler, chère mère ; mais...

—Je ne raille pas, mon enfant ; au contraire, j'applaudis, si toutefois tu es sérieuse.

—Très sérieuse, maman ; mais laissons cela. Quand irons-nous chez M^{me} Poliquin ? Adèle m'a écrit qu'elle avait un grand secret à me confier.

—Ah ! vous voilà dans les secrets. Pourvu que ce soit des secrets permis.

—Ma mère, pouvez-vous croire ?...



Les deux amies : Eugénie et Adèle

ce jeune cœur si tendre et si impressionnable. Ces choses intimes là, ce sont les parents qui les savent les derniers.

Il n'était pas impossible, non plus, que les jeunes gens se fussent rencontrés ailleurs que chez M^{me} Poliquin. Eugénie sortait quelques fois sans sa mère pour aller voir quelques amies intimes. Si courtes que puissent être, les entrevues, elles ont quelques fois de sérieuses conséquences. Il faut si peu de temps pour qu'une étincelle jaillisse et qu'elle allume un vaste incendie.

En tout cas, M^{me} Millard se promit de ne pas faire la moindre allusion aux propositions que Maurice avaient hasardées en présence de M. Millard. Ce pouvait être dangereux, dans la supposition que la jeune fille et Maurice se fussent donné des espérances. Tout devait donc se borner pour M^{me} Millard à un simple interrogatoire,

—C'est qu'Adèle Poliquin est une bonne enfant, mais un peu légère.

—Elle est si jeune.

—C'est vrai ; mais Mme Poliquin ferait bien de lui mettre un peu de plomb dans la tête.

—Vous broyez du noir aujourd'hui, maman ; vous êtes d'humeur chagrine et vous êtes sévère. Tenez, pour vous rasséréner, je vais vous chanter la petite chanson que M. Maurice a chantée et que vous avez trouvée si jolie. Il a promis l'accompagnement à Adèle ; je l'aurai d'elle.

Eugénie se mit au piano et chanta comme un rossignol.

—Tu l'as apprise d'une fois ?

—Je lui ai fait chanter à voix basse, tandis que les autres dansaient.

—Tiens, vous avez fait de la musique tête à tête ?

—Est-ce qu'il y a du mal ?

—Non, non.

VI

Mme Millard pensait : C'est un commencement comme un autre ; on se turlutte de petites chansons à l'oreille, de petites romances bien gracieuses, bien tendres...

Eh bien, oui, autant le dire de suite : l'amour s'était révélé dans le cœur d'Eugénie. Ce n'était pas toutefois l'amour dans l'acception ordinaire du mot : c'était une affection platonique, une affection chaste qui avait son siège dans l'âme et qui était absolument dégagée des convoitises sensuelles.

On ne s'était pas rencontré seulement chez Mme Poliquin, non pas qu'il y eut eu rendez-vous prémédité ; mais c'est le hasard qui avait amené ces entrevues durant lesquelles les cœurs s'étaient épanchés, ce que Mme Millard ignorait. Au reste, l'eût-elle appris, qu'elle aurait eu tort de s'en formaliser, parce que ces entretiens intimes n'avaient pas outrepassé les limites de la morale la plus rigoureuse.

Maurice avait pour Eugénie le respect et l'estime qu'un jeune homme bien né doit avoir pour celle qu'il aime sérieusement. Maurice n'était pas un suborneur, mais un véritable ami qui désire l'affection véritable d'une épouse vertueuse et sur laquelle il pourra, en tout et partout, reposer une entière confiance.

De son côté, Mme Millard n'était pas d'une sévérité outrée à l'égard des mœurs. Elle n'était pas de ces prudes qui se voilent hypocritement la face pour des puérilités inoffensives ; elle savait faire la part des petites faiblesses et des exigences inhérentes au jeune âge. Il est des mères qui séquestrent leurs filles sous prétexte d'en faire des espèces de vestales ; il arrive souvent qu'elles en font toute autre chose.

Les mères sont d'une grande pénétration ; elles ont leur propre expérience ; elles ont été jeunes elles-mêmes.

De son entretien avec Eugénie, il était resté un soupçon à Mme Millard. Ce soupçon, si faible qu'il fût, n'était pas à négliger. Cette demande en mariage que Maurice avait faite, était bien propre à corroborer ce soupçon. Sans faire de conjectures qui pouvaient être intempestives, Mme Millard se promit de surveiller les choses. Nous savons qu'elle avait des relations avec la famille de Maurice ; elle avait l'espoir que, quelles que fussent les éventualités futures, Maurice ne compromettrait pas les honorables traditions de sa famille et qu'il ne trahirait pas l'irréprochable pureté de son père. Noblesse oblige.

Eugénie Le Bœuf

(A suivre)

ORIGINE DES JÉSUITES



U que le Parlement Provincial s'occupe actuellement de la question des biens des Jésuites, j'ai cru intéresser les intelligents lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, en publiant quelques notes sur l'origine de cet Ordre.

L'Ordre des Jésuites fit son apparition dans un temps où l'Eglise Romaine avait le plus besoin

de zèle, de doctrine et de toutes les grandes vertus, pour s'opposer aux hérétiques qui l'attaquaient de toutes parts, et pour porter les vraies lumières de la foi parmi les infidèles et dans les pays les plus éloignés. Aussi, a-t-il produit un grand nombre de personnages illustres, ennemis des fausses doctrines et très attachés aux intérêts du Saint Siège. Le Concile de Trente les nomme *Clercs Réguliers*.

Le fondateur de ce grand ordre, saint Ignace de Loyola, naquit en Biscaye, l'an 1492. Ayant été blessé au siège de Pampelonne, d'un coup de canon à la jambe, l'an 1521, il résolut de quitter le monde et de se donner tout à Dieu. Après avoir fait ses premières études à Paris, il passa à Rome avec neuf compagnons qu'il avait choisis ; sa compagnie, augmentant tous les jours sous la règle qu'il leur donna, le pape Paul III la confirma l'an 1540. Par une bulle du même pape, daté du 14 mars 1543, il enleva l'obstacle qui empêchait de recevoir plus de soixante Profès dans sa compagnie. Les papes Jules III, Pie V, Grégoire XIII et divers autres ont confirmé et accordés des privilèges très considérables à la même société.

Les Jésuites outre les trois vœux ordinaires de religion, en font un quatrième au pape pour les missions ; leur général est perpétuel et réside à Rome, dans la maison Professe dite de Jésus. Il y a quatre assistants généraux : d'Italie, d'Allemagne, de France et d'Espagne qui n'ont pourtant pas voix décisive, mais seulement consultative ; puis viennent les profès de quatre vœux, les coadjuteurs spirituels qui sont prêtres, ou coadjuteurs temporels qui sont Pères ; les régents ou étudiants, qu'ils appellent maîtres et enfin les novices ; cette société religieuse a été l'une des plus puissantes de l'Eglise Romaine. Le pape Paul V béatifica saint Ignace de Loyola en 1609 et Grégoire XV en l'an 1622 le mit au catalogue des saints.

ALFRED GLEVAR

LE MARÉCHAL LE BŒUF



Avec le maréchal Le Bœuf disparaît un des principaux acteurs de la période qui précéda la déclaration de guerre à l'Allemagne. Ministre depuis quelques mois lorsque s'éleva le conflit, on sait qu'il déclara l'armée française prête à entrer en campagne, et que cette assurance précipita les événements. Dans cette circonstance, le maréchal Le Bœuf a-t-il réellement prononcé le mot si catégorique qu'on lui attribue ? L'heure est venue de faire la lumière sur les points restés obscurs de l'histoire des défaites de la France : les témoignages abondent et le maréchal lui-même, avant de mourir, a consigné, dit-on, dans des mémoires, l'histoire de son passage au ministère. Ainsi, les beaux débuts et les belles promesses de sa jeunesse d'officier, le libéralisme généreux de ses années d'Ecole polytechnique, les grands combats de son âge mur à travers l'Afrique, la Crimée et l'Italie,

ont été compromis dans une heure d'aveuglement.

Un vent de folie avait passé sur la France, et ceux que la politique avait portés au pouvoir à cette heure historique gardent la responsabilité des événements qu'ils n'auraient peut-être pas pu empêcher, mais qu'assurément ils ne surent prévoir. Le réveil fut terrible : redevenu soldat, le maréchal Le Bœuf semblait à Rezonville, à Gravelotte, à Saint Privat, chercher dans la mort une absolution glorieuse et suprême. Il ne put l'obtenir et dut entendre, pendant dix-huit années encore, l'opinion publique l'accuser d'être l'un des auteurs responsables de cette campagne.

Il vient de mourir, enfin, à soixante-dix-neuf ans, grand-croix de la Légion d'honneur, honoré, au cours de sa carrière, de cinq citations à l'ordre du jour de l'armée. Son dernier acte public avait été sa déposition devant le conseil de guerre qui jugea Bazaine ; elle fut parmi les plus accablantes.

Détail à noter : la surdité dont était quelque peu atteint le maréchal, et qui est commune à qui a vécu parmi les détonations de la canonnade, avait soudain disparu et fait place à une acuité d'ouïe des plus vives. Quelques heures avant de mourir, il disait à sa femme, à sa fille et au major Roblot : « Eh ! eh ! cela va mieux, bien mieux ; il faut maintenant aller vous reposer ; je le veux ! » Mais, peu après, un dernier étouffement survint ; le maréchal était visiblement bien bas, mais sans aucune espèce d'apparence de souffrance ; il avait pris la main de sa femme, celle de sa fille, pendant que le major le soutenait sous les bras.

Alors il s'indigna d'être au lit ; il voulut énergiquement en descendre : « Pas couché ! disait-il, je ne veux pas mourir dans mon lit ! A terre ! Debout ! » Et il fallut le placer sur un fauteuil, haletant et revivant un instant de sa vie de soldat : « Que mon régiment d'artillerie défile ; tout le régiment... Je veux le voir ! Mes soldats ! mes artilleurs ! »

Puis, laissant retomber la tête, il expira...

PRIMES DU MOIS DE JUIN

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de JUIN, a eu lieu le 7 juillet, dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix,	No.	14,427.....	\$50
2e prix,	No.	39,740.....	25
3e prix,	No.	18,878.....	15
4e prix,	No.	23,763.....	10
5e prix,	No.	6,311.....	5
6e prix,	No.	6,746.....	4
7e prix,	No.	32,721.....	3
8e prix,	No.	27,301.....	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

72	4,901	11,205	17,479	24,201	30,538
83	5,073	11,315	17,909	24,393	30,656
423	5,750	11,439	18,132	25,674	32,400
838	5,882	11,560	19,073	25,899	32,451
860	6,224	11,565	19,207	26,103	33,190
914	7,172	11,963	19,540	26,395	33,802
2,725	7,403	12,500	19,899	26,402	34,625
2,819	7,573	12,749	19,908	26,805	34,770
3,189	7,706	13,171	20,464	27,312	35,095
3,431	8,736	14,595	21,342	27,827	36,326
3,991	9,490	15,344	21,816	28,286	37,023
4,327	9,495	16,001	23,093	28,489	37,027
4,434	9,642	16,139	23,129	29,172	39,155
4,459	10,228	16,745	23,884	29,927	39,493
4,852	10,907				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de JUIN sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No 264, rue Saint-Jean, Québec.

LA MODE PRATIQUE

LA TABLE

En partant à la campagne, où l'on recevra un peu, on pense à remonter son ménage, ses services de table particulièrement.

La grande mode est aux fantaisies, aux décorations de fleurs, d'oiseaux, aux formes un peu bizarres... La vogue des tables carrées, fort jolies du reste, a amené celle des pièces carrées : saladiers, légumiers, etc., etc. La flûte à champagne est bien détrônée par la coupe.

Le linge est à l'heure ouvragée, à fonds écus, à dessins russes, étrusques, pompadour, etc., etc. — Le damassé classique est toujours beau, surtout bien chiffé. Les lettres entrelacées, bleu et rouge, pointillées ou lisérées finement d'orange sont celles qui ont le plus de genre.

Constatation faite de la mode, j'ajouterai quelques conseils pratiques.

A la campagne, j'approuve beaucoup le service de table arlequin, c'est-à-dire complètement dépareillé, permettant de finir tout ce qu'on a, ainsi de l'adjonction de pièces diverses amusantes, l'utilisation souvent de cadeaux reçus. Les brocs au lieu des carafes, les bibelots imitant l'ancien, les verres moyen âge, les cristaux frisés, — tout enfin forme en villégiature un ensemble gai, fantaisiste, comme la toilette et l'ameublement de notre temps.

Je ferai remarquer que la faïence est plus difficile à tenir propre que la porcelaine, parce qu'elle est poreuse et garde souvent mauvaise odeur. Elle se tache aussi quand on met quelque chose à réchauffer dedans. — Le cristal taillé est également d'un entretien délicieux. Ce sont des considérations bonnes à faire dans les ménages où le domestique est peu nombreux.

Le linge de table apporte parfois au couvert une odeur de savon assez désagréable. On veillera à ce qu'il soit toujours dans les armoires, loin du linge de service grossier, et on le parfumerait légèrement avec un chapelet d'iris, de bouquets de lavande.

L'argenterie n'ira jamais à la cuisine, ou tout au moins sur l'évier. Un baquet de bois plein d'eau, caché dans l'office ou dans quelque coin, reçoit les couverts sales, à mesure qu'on dessert. On les lave ensuite, on les passe rapidement à la peau et on les enferme sans les bousculer.

COUSINE JEANNE.

CHOSSES ET AUTRES

—On dit qu'il est bu, dans la ville de New-York, 18,000,000 de verres de bière par jour.

—Un proverbe persan qui n'est pas précisément galant pour les dames : "Si tu vas à la guerre, fais une prière ; si tu vas à la mer, fais deux prières ; si tu te maries, fais trois prières."

—On estime que le nombre de commis-voyageurs, dans les Etats-Unis, est de 200,000, et on croit que le coût pour la distribution des marchandises par cette armée est de \$200,000,000.

—Nous apprenons avec plaisir que Mlle Maria Poitevin, fille de feu le Dr J. C. Poitevin, élève de M. Paul Letondal, vient d'obtenir le titre de lauréat, au concours de l'Académie de Musique, de Québec, qui a eu lieu en cette dernière ville, le 28 juin, à l'Université Laval. Nos félicitations à Mlle Poitevin.

—Le doyen des souverains d'Europe est, depuis la disparition de l'empereur Guillaume, le pape Léon XIII, qui est entré dans sa 79e année. Après le pape vient le roi de Hollande, qui est âgé de 71 ans, puis la reine d'Angleterre et le roi de Danemark, qui ont 69 ans tous deux. Le roi de Suède a 59 ans, l'empereur François-Joseph d'Autriche 57 ans. Quant au plus jeune souverain, il a deux ans : c'est Alphonse XIII.

—Le sultan du Maroc a prohibé la vente des liqueurs enivrantes de toutes sortes. On a aboli le monopole de l'Etat de la vente du tabac. Plusieurs établissements de ce genre ont été fermés. Des quantités considérables de tabac en feuilles ont été brûlées par ordre du sultan. Plusieurs Marocains ont été fouettés dans les rues parce qu'ils avaient fumé, contrairement aux ordres du sultan.

—Les orfèvres, en Suisse, ont inventé une montre pour les aveugles. On a placé une petite cheville au centre de chaque chiffre. Quand l'aiguille des heures approche une certaine heure, la cheville pour cette heure tombe quand le quart avant elle est passé. L'aveugle sent que la cheville est tombée et alors compte en arrière jusqu'à douze. De la sorte il peut dire l'heure à quelques minutes près, et avec de la pratique il peut devenir assez expert pour dire l'heure juste.

—Quelques opinions de veufs et de veuves experts sur le mariage :

Des femmes veuves.

Première veuve.—J'ai été heureuse en mariage, je puis l'être encore. Les maris valent mieux qu'on ne prétend. Je me remarierai.

Deuxième veuve.—J'ai été malheureuse dans mon premier mariage ; j'ai donc des chances de bonheur pour mon second : je me remarierai.

Troisième veuve.—J'ai été heureuse dans mon premier mariage, malheureuse dans mon second, il faut jouer la balle, je me remarierai.

Des hommes veufs.

Premier veuf.—J'étais heureux en mariage. Oh ! oui, je l'étais..... Je ne pourrais l'être davantage, je ne me remarierai pas.

Deuxième veuf.—Mon mariage était un enfer ; me voilà délivré ; je ne me remarierai pas.

Troisième veuf.—Ça marchait mal dans mon premier ménage, encore plus mal dans mon second ; je ne suis pas curieux de savoir comment ça marcherait dans mon troisième. Je ne me remarierai pas.

—Pensées chinoises de Briollet :

"C'est du navire qui navigue en pleine mer que l'on peut dire : Quand le bâtiment va, tout va."

"La vigne elle-même est tortue ; donc, rien d'étrange à ce qu'un homme aille de travers."

"La femme serait parfaite s'il lui manquait la parole."

"Se marier, c'est faire une fin, mais ce n'est pas faire une finesse."

"Il y a des gens qui arrivent à la fortune d'un seul vol."

N'oubliez pas que chaque copie du MONDE ILLUSTRÉ peut gagner de \$1.00 à \$50.00.

VICTOR ROY, ARCHITECTE
No 26 rue Saint-Jacques, Montréal

Une offre extraordinaire à tous ceux qui désire de l'emploi

Nous avons besoin d'agents actifs et énergiques dans tous les comtés des Etats-Unis et du Canada, pour vendre un article breveté, (qui possède de grands mérites) sur ses mérites. Un article ayant une grande vente, rapportant plus que 100 pour cent de profit, n'ayant pas de compétition, et pour la vente duquel l'agent est protégé d'une manière exclusive que nous donnons pour chaque comté qu'il obtient de nous. Avec tous ces avantages et par le fait même que c'est un article qui peut être vendu à tous les propriétaires de maisons, il ne serait peut-être pas nécessaire de faire une offre extraordinaire à nos agents pour en obtenir de bons de suite, mais nous avons résolu d'agir de la sorte, afin de montrer non-seulement notre confiance dans les mérites de notre invention, mais dans la stabilité pour aucun agent qui en poussera la vente avec énergie. Nos agents qui travaillent maintenant gagnent de \$150 à \$300 par mois au-dessus de leurs dépenses, et

ceci nous encourage à faire notre offre à tous ceux qui n'ont pas d'emploi.

Tout agent qui voudrait donner un essai de trente jours à nos affaires et ne réussira pas faire \$100 AU DESSUS DE TOUTES SES DÉPENSES, pourra nous renvoyer tout ce qu'il n'aura pas vendu et nous lui remettrons l'argent qu'il a payé pour. Il n'y a personne qui emploie des agents qui ait osé faire de tels offres, et nous ne le ferions pas, si nous savions que nous avons des agents qui font le double de ceci. Nos grands circulaires descriptifs expliquent notre offre au long et nous désirons envoyer ceux-ci à tous ceux qui sont sans emploi et qui nous enverront trois timbres de 1c pour frais de poste. Envoyez de suite et reprenez l'agence en bon temps pour les affaires et mettez-vous à l'œuvre dans les conditions nommées dans notre offre extraordinaire.

NATIONAL NOVELTY CO.,
514, Smithfield St., Pittsburg, Pa

Avis aux commerçants et à la bourgeoisie

Importez vos vins vous-mêmes (4 et 6 mois de crédit)

La maison MALVEZIN & Cie., de Bordeaux (France), offre à des prix exceptionnels les vins des meilleurs crus du Médoc, dont la pureté aussi bien que l'origine sont garantis.

VINS.—Vins rouges ou blancs depuis \$1 le gallon (en fûts de 12, 25 ou 50 gallons).

CHATEAU PICOURNEAU recommandé aux amateurs pour son délicieux bouquet, son parfum délicat (8 médailles d'or aux diverses expositions européennes) depuis 1.50 le gal., suivant âge, ou en caisses de 12.

GRANDS CRUS DU MÉDOC (vins très vieux), dont l'usage est recommandé aux personnes faibles ou malades, depuis \$1.75 le gal. ou en caisse.

BOURGOGNES si renommés du Clos des Moines (monopole de la maison Malvezin), depuis \$1.75 le gal. ou en caisse.

ALICANTE, PORTO, XERES, MALAGA, Madère, Muscat, Marsala, Pajorete, Tockey, Malvoisie, en petits fûts d'origine, de 5 à 7 gal. depuis \$2,50 le gal.—Les célèbres Champagnes don Juan et Crème de Rose du Château de Pékin, marque III, E. Mercier, (Epernay) marque préférée par toute l'aristocratie française, de la Grande-Bretagne et des Indes, depuis \$12 la caisse.

SPRITUEUX —Rhum blanc de Java en cruchon d'un 1/2 gallon, Cognacs et fin Champagne, depuis \$3.25 le gallon en petits fûts ou bouteilles.

FONTAINE RICHELIEU. — Magnifique fontaine en porcelaine décorée, sortant des usines de la maison Vieillard & Cie, de Paris. Splendide ornement pour bar, salle à manger, etc. La fontaine contenant vingt litres de vins d'Espagne, rhum ou tout autre liqueur au choix, 16 dollars.

Ordres respectueusement sollicités, promptement exécutés et échantillons envoyés sur demande.

A. BERTIN,
AGENT GENERAL POUR LE CANADA
243, RUE ST-ANTOINE



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvager.

Montreal, 9 mai.
CERTIFICAT. — Moi, soussigné, je certifie que pendant 6 mois j'ai été malade d'une démanaison et d'arthres aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les remèdes de J. E. P. Racicot, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No. 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvager.

ARTHUR LAFERRIERE, typographe.
No 11, St-Etienne, Côteau St-Louis.
Vous trouverez les mêmes remèdes au No 25, rue Saint-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

Charmante Attraction !

Pour se procurer les objets nécessaires pour dresser sa table avec goût, il faut aller chez DENFAU, au grand magasin de vaisselle



50 nouveaux services à diner, patrons et couleurs différents : 100 morceaux pour \$9.

Un beau service à déjeuner — 44 morceaux pour \$2.75.

Nouveaux set de chambre — rien de plus chic — de \$2.10, \$2.20 et \$2.25.

AU CENTRAL CHINA HALL

L. Deneau
2023, RUE NOTRE-DAME

Paine's Celery Compound

POUR LES Personnes Nerveuses, Débiles et Agées.

GUERIT la prostration nerveuse, le mal de tête nerveux, la névralgie, les maladies nerveuses, d'estomac et de foie, et toutes les affections des reins.

TONIQUE POUR LES NERFS.

GEORGE W. BOUTON, STAMFORD, CONN., dit : "Depuis deux ans, je souffrais d'une débilité nerveuse et je remercie Dieu et l'inventeur du grand PAIN'S CELERY COMPOUND qui m'a guéri. C'est un remède d'une grande valeur. Puisse-t-il exister toujours. Chacun peut m'écrire pour des renseignements."

UN ALTERATIF.

ALONZO ABBOTT, WINDSOR, VT., dit : "Je crois que PAIN'S CELERY COMPOUND m'a sauvé la vie. Je souffrais d'une humeur interne. Avant de prendre ce remède, j'étais couvert d'une éruption de la tête aux pieds. Elle disparaît rapidement et je suis cinq cents fois mieux qu'auparavant."

UN LAXATIF.

A. C. BEAN, WHITE RIVER JUNCTION, VT., dit : "Depuis deux ans, je souffrais beaucoup de maladies des reins et du foie, accompagnées de dyspepsie et de constipation. Avant de commencer à prendre du CELERY COMPOUND, tout me troublait. Maintenant rien ne me trouble."

UN DIURETIQUE.

GEORGE ABBOTT, SIOUX CITY, IOWA., dit : "Je me suis servi du PAIN'S CELERY COMPOUND et il m'a fait plus de bien pour les reins et le dos, que toutes les autres médecines que j'ai jamais prises." Des centaines de témoignages ont été reçus de personnes qui se sont servies de ce remède avec des effets remarquables. Ecrivez pour circulaires.

Prix \$1.00. Vendu par les pharmaciens.
WELLS, RICHARDSON & Co., Prop.
MONTREAL, QUEBEC.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 404.—ARITHMÉTIQUE AMUSANTE

A 34 centins le minot, combien de barils de pommes de 2½ minots chacun, pourrait-on acheter avec \$13.60 ?

No. 405 —ANAGRAMME

En vitesse, lecteur, rien ne peut ici-bas
Me repasser, je le proclame ;
De mon chef, fais ma queue, alors, étrange cas.
Que suis-je ? Un doux prénom de femme.

No 406.—CHARADE

Mon Premier tu ne verras
Qu'en temps de guerre seulement.
Par mon Deux ne t'enchaîneras
En amour, sous loi de serment,
Et mon Tout tu n'approcheras,
Sans être armé, imprudemment.

SOLUTIONS :

No 402.—Le mot est : Vol-taire.
No 406.—Le mot est : Arc en-ciel.

ONT DEVINÉ.

Madame J. Drapeau, Alphonse Morency, I. Lamoutagne, V. Lapière, F. St-Cyr, Québec ; Mlle N. Dargis, Charles Huot, Montréal ; S. J. Latulipe, Trois Rivières ; L. J. S. Cédras Fortier, Lévis ; Alfred Gravel, St-Romuald.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux littéraires du Canada.

La paralysie vaincue

Bedford, 10 juin 1888.

CIE U DE ST-LEON, Montréal.

J'ai souffert de la diphtérie à un tel point que mes membres étaient presque paralysés et j'avais beaucoup de difficulté à me renouer, même à l'aide de deux cannes. J'ai fait usage de l'Eau de St-Léon et je puis maintenant brandir une hache ou une faucille aussi facilement qu'un autre et c'est l'Eau de St-Léon qui m'a guéri, je suis certain.

Bien à vous,
W. L. BAILEY.

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LÉON

54, CARRÉ VICTORIA

A. POULIN, gérant, Montréal

Téléphone 1432

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs
Moutarde Française, Glycérine, Collefortes.
Huile d'Olive en ½ pintes.
Huile de Foie de Morue etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10—RUE DE BRESOLES—10

(BY THESE DES SEIERS) MONTREAL

Frank Leslie's Illustrated, le plus complet des journaux illustrés anglais, publié aux Etats-Unis, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos 53 et 55, Park Place, New-York (E.-U.).

The London Illustrated News (édition américaine) journal illustré, publié à New-York, contenant 12 pages de texte et 10 pages de magnifiques gravures. Abonnement : \$4 par année ; 6 mois, \$2.50 ; 3 mois, \$1.25 ; le numéro, 10 cents. S'adresser : Potter Building, Park Row, New-York.

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
18—RUE SAINT-LAURENT—18
MONTREAL

8821



Une Nourriture Concentrée

Est donnée par

LE JOHNSTON'S FLUID BEEF

Grande vente de meubles à réduction durant le mois de Juillet !

Sets de Chambres à coucher, Sets de Salons et Voitures d'Enfants, (au-dessus de \$200, 25 p. c. d'escompte)
Sets de Chambres et de Salons de \$150 à \$300. —(20 p. c. d'escompte)
Sets de Chambres et de Salons de \$100 à \$150, (15 p. c. d'escompte).
Tout achat de meubles de \$50 à \$100, (10 p. c. d'escompte).
Argent comptant seulement. Meubles livrés aux bateaux ou aux chars et emballés avec soin sans charge extra.

WM. KING & CIE,

652, RUE CRAIG, MONTRÉAL

A LA PHARMACIE DU PEUPLE CASTOR FLUID

On trouvera toujours à cette maison, outre les remèdes patentés de France, d'Angleterre, des Etats-Unis et du Canada, toutes les sortes d'herbages tels que Racines, Feuilles, Ecorces, Fleurs, Bourgeons, Duvets, etc., etc.
Aussi une grande variété de graines pour oiseaux, nids et bains.
Une visite est sollicitée.

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY,

Chimiste-pharmacien,

144, rue St-Laurent

ALF. BRUNETTE

2461, rue Notre-Dame, Montreal

VALEUR EXTRA

Chemises en batiste nouveaux dessins, 2 cols et manchettes, à \$1.00—Bas en mérino, 25 cents.

DeLorimier, 1700, Notre-Dame

P. S.—Chemises faites sur commande.

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois

\$60,000

SERONT TIRÉS

LE 18 JUILLET PROCHAIN

COUT DU BILLET :

PREMIÈRE SÉRIE..... \$1.00

DEUXIÈME SÉRIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,

Secrétaire

No 19, RUE SAINT-JACQUES

MONTREAL

THIS PAPER may be found on file at Geo. P. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for the NEW YORK

Achetez les "Wigwam Shoes" avant d'aller à la campagne

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE

Bottes et Souliers

DE LA VILLE

Les styles les plus nouveaux et les plus nets sont maintenant en vente à des

PRIX tres RAISONNABLES

— CHEZ —

FOGARTY & BRO.

COIN DES RUES

SAINT-LAURENT ET

STE-CATHERINE



Wigwam Shoes on Mid \$1.00

Wigwam Shoes on Mid \$1.00

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 14 juillet 1888

L'EXPIATION

DEUXIÈME PARTIE

IV.—LE MANUSCRIT DE DONA TÉRÉSA

N'AYEZ pas peur, señorita, dit le jeune homme, la bête est morte et elle ne fera, par conséquent, plus de mal. Je l'ai tuée au moment où elle allait étrangler ce pauvre Zocalo qui sera bientôt guéri, grâce à vous.

« Ces paroles étaient les premières qu'il m'eût adressées. Quoique très simples, elle firent sur moi une impression très vive. Sans savoir pourquoi, je me trouvai dans l'impossibilité d'articuler un seul mot de réponse.

« J'abrégeai ma visite. Mais toute la nuit une vision m'obséda : l'image du jeune chasseur s'était gravée dans mon cœur.

« Malgré le trouble que j'avais éprouvé, je me rendis le lendemain, comme d'habitude, à la cabane, où je devais porter du vin vieux au blessé.

« Je questionnai plus longuement la femme de Zocalo. Je ne pus tirer d'elle que des renseignements très vagues. Elle ne savait que le prénom du jeune homme. Il s'appelait Carlos. Chaque année, il venait, au temps de la chasse, dans la montagne, où il passait pour un tueur d'ours très habile. C'était tout.

« Ce fut à peu près à la même époque que mon père tomba malade et fit mander à la hâte mon oncle Alexandre qui s'installa au château. A partir de ce moment, mes visites au blessé prirent fin. Zocalo était convalescent et mes soins appartenaient tout entiers à mon père.

« Je cessai de voir le jeune chasseur d'ours, mais je pensais toujours à lui.

« La maladie de mon père s'aggrava. Bientôt les médecins désespérèrent de le sauver. Il fit venir un prêtre et un notaire, se confessa, reçut les derniers sacrements et dicta son testament. Il déclarait dans cet acte qu'au cas où je mourrais sans enfants, ses biens et son titre de duc reviendraient à mon oncle don Alexandre.

« Mon père succomba quelques jours après et mon oncle ne tarda pas à quitter le château dont il confia l'intendance à un homme appelé Pablo Garcia, qu'il avait fait venir de Madrid.

« Près du château, sur le versant de la colline, il y a une chapelle où sont enterrés quelques-uns de mes aïeux. C'est là qu'est la tombe de mon père. Le desservant de la chapelle est un pauvre religieux déjà avancé en âge qui vient, le dimanche et les jours de fête, y célébrer le saint sacrifice de la messe, auquel assistent les montagnards des environs.

« Un soir, je m'y rendis avec un domestique du château, Mauricio, qui m'était très attaché. C'était au commencement du printemps et déjà la verdure de la plaine contrastait avec la neige des montagnes.

« Devant la chapelle, sur un banc de pierre, je vis deux hommes qui causaient ensemble. L'un était le religieux, l'autre le jeune chasseur.

« Dès qu'il m'aperçut, le père Anselme vint à ma rencontre. Le jeune homme se tenait debout, à l'écart, les yeux baissés.

« Sur la tombe de mon père il y avait un petit bouquet de violettes.

« Je demandai d'où elles venaient. Le père Anselme me dit que c'était une pieuse attention du chasseur qui venait fréquemment passer quelques instants dans la chapelle. En même temps, il me parla de la distinction et de la bonté de ce jeune homme.

« —Je ne sais, ajouta-t-il, qui il est, mais quoi qu'il m'ait affirmé souvent qu'il n'a pas d'autre profession que celle de chasseur, j'ai certaines raisons de douter de l'exactitude de cette assertion et je ne suis pas éloigné de croire que c'est un

réfugié politique qui habite la France et passe quelquefois la frontière, à l'insu des autorités, pour respirer l'air du pays natal, car il m'a avoué qu'il est espagnol et il aime passionnément notre patrie.

« Cette rencontre inattendue me remplit à la fois de joie et d'alarmes. J'étais heureuse de l'avoir revu, j'espérais le revoir encore et je craignais qu'il ne lui arrivât malheur.

« Depuis le départ de mon oncle, je n'étais plus entourée que de paysans, de montagnards, de gens que j'estimais pour la plupart, mais qui n'étaient point de mon rang. J'étais donc seule, et ce jeune homme, qui m'avait déjà été si sympathique, envahissait tout à coup mon isolement.

« Je retournerai presque chaque jour à la chapelle. Mais ce n'était pas seulement la piété et le souvenir de mon père qui m'y ramenaient. Il me semblait que tous les instants passés loin de là étaient dérobés à ma vie, et pourtant plus d'une fois, en y arrivant, j'étais sous le coup d'une indéfinissable tristesse. Ce que j'éprouvais, c'était le vide cruel fait par l'absence, et l'absent que je regrettais dans ce moment, c'était, tu l'as déjà deviné, le jeune chasseur d'ours.

« Je découvris bientôt que je ne lui étais pas indifférente. Il ne me disait rien qui m'en donnât la certitude. Chaque fois que nous nous trouvions ensemble, toute notre conversation se bornait à un échange de saluts ou de paroles insignifiantes, mais notre trouble réciproque tenait lieu d'aveux.

« Un jour, en ouvrant mon livre de prières que j'avais oublié dans la chapelle et qu'il m'avait rapporté, j'y trouvai un billet.

« Je lus avec surprise les lignes suivantes :

« Señorita, vous êtes entourée d'ennemis, d'autant plus dangereux qu'ils ont le sourire aux lèvres et les yeux hypocritement fixés au ciel. Ils ne tarderont pas à vous enlever vos anciens serviteurs, dont vous avez éprouvé la loyauté et à les remplacer par d'autres. Le père Anselme qui vous a baptisée, Mauricio qui vous est dévoué, figurent en tête de la liste de la proscription. Señorita, défiez-vous de Pablo Garcia. »

« Le billet n'était pas signé, mais il était hors de doute pour moi qu'il avait été écrit par le jeune chasseur.

« J'eus, dès le lendemain, la preuve de l'exactitude de ses renseignements. Trois des plus vieux serviteurs du château vinrent me saluer en m'annonçant leur départ. Ils m'apprirent qu'ils avaient été congédiés par Pablo. D'autres allaient, sans mon consentement, sans que j'eus même été prévenue, prendre leur place.

« La prudence me commandait provisoirement de ratifier ces actes par le silence. Je ne laissai rien paraître de mon indignation, mais je me rendis aussitôt à la chapelle : le jeune homme n'y était pas et, pendant trois jours de suite, je l'y cherchai inutilement.

« Un soir, Mauricio, qui était mon guide habituel dans mes excursions, me dit :

« —Demain, je ne pourrai pas accompagner mademoiselle la duchesse.

« Je lui demandai s'il était malade.

« —Je ne me suis jamais mieux porté, mademoiselle la duchesse, répondit-il, mais j'ai reçu l'ordre de me rendre à la cabane qui avoisine la Bidassoa et d'y prendre désormais la garde des troupeaux et la surveillance des bergers.

« Je témoignai mon étonnement, et voulus savoir qui lui avait donné cet ordre, me doutant bien d'où partait la vexation.

« —Mauricio, lui dis-je, il n'y a que moi qui commande ici, vous resterez au château.

« Le brave homme laissa éclater toute sa joie en se confondant en remerciements.

« J'allais continuer mes questions, lorsque Pablo qui s'était approché de nous m'interrompit :

« —Mademoiselle la duchesse, dit-il d'un ton qui, à tout autre moment, aurait pu me paraître obséquieux, et que je trouvais maintenant hardi, j'ai donné un ordre à Mauricio, et mademoiselle la duchesse ne saurait vouloir que le personnel du château se dérobe à mon autorité.

« Je répondis froidement :

« —Il n'y a ici d'autre autorité à respecter que la mienne. Vous avez chargé Mauricio de surveiller les bergers, j'ai besoin de lui au château, je viens de lui ordonner d'y rester.

« Pablo fronça le sourcil et attachant sur moi

un regard qui dévoilait tout le fond de son âme :

« —Señorita, dit-il, le personnel du château a été confié à ma direction par don Alexandre qui, avant de partir, m'a donné à cet égard des instructions très précises que je dois exécuter. Il manque quelqu'un pour surveiller les bergers. Personne ne peut mieux remplir ces fonctions que Mauricio. Son expérience nous est indispensable, surtout à l'époque où va commencer la tonte des brebis.

« —Nous avons, dis-je, d'autres serviteurs capables au château, et nous en aurions un plus grand nombre si vous n'aviez introduit certaines innovations. Quant à Mauricio, j'entends qu'il reste ici.

« Pablo Garcia se mordit les lèvres.

« —C'est bien, dit-il, j'avertirai don Alexandre.

« —Est-ce une menace ? m'écriai-je offensée, et oubliant ma réserve.

« Pablo se recula, réfléchit un instant, puis d'un ton qu'il affectait de rendre excessivement poli :

« —Mademoiselle la duchesse ne peut m'en vouloir, dit-il, d'obéir aux ordres que j'ai reçus.

« Il s'inclina respectueusement et s'éloigna.

« Je suivis, avec Mauricio, mon chemin jusqu'à la chapelle.

« J'eus un mouvement de joie en apercevant le père Anselme et le jeune chasseur. Je courus vers eux.

« Depuis la mort de mon père, dis-je, rien n'avait troublé mon repos. Aujourd'hui je me sens menacée par des ennemis que je ne connais pas. Un billet anonyme m'avait prévenue. Ces avertissements ont été presque aussitôt suivis de faits qui me remplissent de crainte.

« Et me tournant vers le jeune homme :

« —Ce billet, c'est vous qui l'avez écrit n'est-il pas vrai, monsieur ? ajoutai-je avec anxiété. Si je ne me suis pas trompée, apprenez-moi, de grâce, à quels périls je suis exposée.

« —Oui, mademoiselle la duchesse, je suis l'auteur de ce billet, répondit-il, et je sais, comme je vous en ai avertie, que vous êtes environnée d'ennemis. Votre confiance pourrait les encourager dans l'accomplissement de leurs projets ; j'ai cru de mon devoir de vous prévenir.

« —Mais sur quoi fondez-vous ces soupçons ? demandai-je en suppliant.

« —Examinez la conduite de Pablo Garcia, dit-il ; voyez comme il agit depuis le départ de don Alexandre ; souvenez-vous du testament du duc Pierre, votre père. Il y a des hommes ambitieux qui ne reculent devant rien pour atteindre leur but.

« Le jeune homme me salua avec une courtoisie respectueuse et se retira.

« —Il y a, dis-je au père Anselme, quelque chose qui me surprend dans l'attitude de votre ami : c'est le mystère dont il s'enveloppe.

« —J'ai fait la même remarque, dit-il, mais quoique je le connaisse depuis longtemps, il est toujours très réservé avec moi, et tout ce que je sais de lui, c'est qu'il habite à peu de distance d'ici, sur le territoire français, une chaumière, et qu'il passe presque tout son temps à visiter les pauvres, à les consoler et à les secourir.

« Je n'eus pas de peine à recueillir des preuves de cette bonté. Tous ceux que j'interrogeai me parlèrent de Carlos dans les mêmes termes. Tous s'accordaient à vanter sa droiture d'âme, sa charité, sa douceur. Je n'avais qu'à prononcer son nom pour entendre son éloge.

« Mon oncle revint au château et y resta quinze jours. Pendant ce temps je sortis peu, comptant sur Mauricio pour avoir des nouvelles du jeune chasseur.

« Un jour, don Alexandre me dit :

« —Ma nièce, ton caractère paisible, ton amour de la solitude ne vont pas d'accord avec la vie réelle. Tu serais plus heureuse dans un couvent, loin de ce monde qui ne t'offre aucun attrait. Pourquoi ne prends-tu pas le voile ?

« Mon oncle m'aurait parlé ainsi quelque mois auparavant, lorsque je n'étais pas instruite de ses manœuvres, que je l'aurais écouté, et il est probable que j'aurais alors suivi son conseil.

« Je répondis que je ne me sentais aucune vocation pour la vie claustrale.

« —Tu veux donc te marier ? demanda-t-il avec un accès de colère.

“ Je ne sais pas mentir. Je me tus, mais la rougeur subite de mon visage et l'éclat de mes yeux parlèrent pour moi.

—“ Ecoute-moi, Térésa, dit-il : tu as assurément le droit de te marier, et je ne puis m'y opposer, d'autant plus que tu es majeure ; mais sache ceci : l'homme que tu épouseras, je le haïrai d'une haine implacable. Le titre des Balboa m'appartient autant qu'à toi. Je ne veux pas qu'un étranger vienne me le prendre.

“ J'eus peur pour Carlos, et je compris que la moindre imprudence pouvait nous perdre, lui et moi.

“ Depuis ce moment, mon oncle cessa de me parler, mais je sentis que j'étais surveillée.

“ Le hasard, ou mieux la Providence, me vint en aide. En fouillant les tiroirs d'un bahut, que je n'avais jamais vu ouvrir du vivant de mon père, je découvris un rouleau de parchemin où je trouvai la description exacte du château avec l'indication de ses passages secrets. Ce document, accompagné de plans, était très ancien et je crois que mon père lui-même en avait toujours ignoré l'existence. J'étais certaine que mon oncle ne le connaissait pas.

“ Peu de temps après, don Alexandre partit pour Madrid.

“ Je pus enfin revoir Carlos. Je lui rapportai tout ce qui s'était passé et mes appréhensions, mes larmes, la chaleur de mes paroles lui donnèrent la conviction de ce qu'il avait déjà deviné : Je l'aimais.

“ Ce jour-là, nous prîmes la résolution, pour échapper ensemble aux embûches de nos ennemis, de nous marier.

“ Carlos m'apprit qu'il appartenait à une famille noble d'Espagne. Il avait été l'un des plus ardents partisans de l'insurrection carliste et sa tête avait été mise à prix.

“ Après la révolution, lorsque sa cause fut perdue, il s'était réfugié en France. Une cour martiale l'avait condamné à mort par coutume.

“ L'illustration de son nom, la vaillance de ses exploits le rendaient digne d'entrer dans notre famille. Son blason pouvait, sans que j'eusse à en rougir, se joindre à celui des Balboa.

“ J'étais jeune ; je le voyais malheureux, en danger, je la savais charitable, je ne pouvais douter de sa grandeur d'âme. Je consultai le père Anselme ; il me déclara que je ne pouvais souhaiter une alliance plus conforme, suivant toute apparence, aux desseins de Dieu.

“ Trois mois plus tard, le bon religieux bénit notre mariage dont le seul témoin fut Mauricio, qui signa avec nous et le père Anselme l'acte authentique de notre union. Cet acte est resté dans les registres de la chapelle. Alors comme aujourd'hui le mariage religieux était le seul légal en Espagne.

“ Les hommes ne pouvaient donc rompre ce que Dieu avait lié. Cependant Carlos ne voulut point paraître au château, dont il était maintenant avec moi le maître. Sa situation de proscrit politique lui commandait une extrême prudence et l'hostilité de Pablo Garcia était trop avérée pour que nous n'eussions pas à redouter d'être trahis par ce séide de mon oncle.

“ Mon mari ne venait au château qu'à l'entrée de la nuit, par les passages dérobés que m'avaient révélés les parchemins découverts dans le bahut.

“ Chaque matin, avant l'aurore, Carlos me quittait.

“ Un an s'écoula ainsi. Mon oncle n'avait pas reparu. J'allais être mère. Mais la naissance de mon enfant devait, comme mon mariage, rester provisoirement ignorée de tous les gens du château qui, hormis Mauricio, n'étaient plus que des créatures de Pablo Garcia.

“ Carlos avait entendu parler souvent de la bonté du docteur Herbin du bourg d'Urrugne en France. Il avait en lui une confiance absolue.

“ Un voyage que fit Pablo à Madrid seconda nos plans. Ce fut pendant l'absence de l'intendant que tu vins au monde. Ton père et moi nous te donnâmes le nom de Claudie et le docteur Herbin se chargea de t'élever avec son fils jusqu'au jour où nous pourrions te reprendre.

“ Une seconde année se passa. Carlos avait chargé quelques amis, ralliés au gouvernement de la reine Isabelle, d'obtenir l'abrogation du jugement prononcé contre lui. Leurs démarches

étaient restées infructueuses. Nous ne pouvions, par conséquent, sous peine de nous exposer aux dangers les plus grands, rompre nous-mêmes le silence sur notre mariage.

“ Cependant l'espionnage de Pablo, revenu au château, devenait pour nous presque intolérable. J'écrivis à mon oncle et lui demandai de remplacer ce serviteur. Je reçus une réponse brève, froide, évasive, et Pablo resta.

“ — Ayons foi en Dieu, Térésa, disait souvent Carlos. Nous sommes aujourd'hui sans défense contre le sort, mais c'est un temps d'épreuve qui prendra bientôt fin, grâce à la miséricorde céleste. J'ai de nouvelles et plus puissantes influences à la cour et j'espère enfin obtenir mes lettres de pardon. Rien ne nous empêchera alors de proclamer devant tout le monde que nous sommes légitimement unis.

“ Je recevais fréquemment des nouvelles de toi, ma fille ; le docteur me faisait remettre ses lettres par l'un ou l'autre habitant du pays sur qui il pouvait compter ; mais ces nouvelles quoique toujours favorables, m'attristaient ; car elles me rappelaient que je devais être éloignée de toi longtemps encore.

“ Hélas ! Quelques cruelles que fussent mes angoisses, rien ne me faisait prévoir alors que je ne devais plus jamais te serrer dans mes bras !

“ Un matin, je reçus de Madrid un message qui m'atterra. Don Alexandre m'annonçait son retour au château. La nuit qui suivit, Carlos m'apprit, de son côté, qu'il devait partir inconnu pour la capitale.

“ — Mes amis m'écrivirent, ajouta-t-il, que nous pouvons compter dans quelques jours sur une amnistie générale. Nous touchons donc, ma chère Térésa, au terme de nos souffrances. Bientôt je te reverrai et nous irons chercher Claudie.

“ Il partit le lendemain en me promettant de m'écrire.

“ L'arrivée de mon oncle suivit de quelques heures à peine le départ de mon mari.

“ Don Alexandre s'était installé dans ses appartements sans venir me saluer. Ce ne fut que plusieurs jours après qu'il se fit annoncer par Pablo Garcia.

“ En le voyant entrer dans la pièce où je me tenais pendant la journée, j'eus un mouvement d'épouvante. Mon oncle avait à la main un papier déplié. Du premier coup d'œil je reconnus l'écriture de mon mari.

“ — Je t'apporte, dit-il, une nouvelle qui te fera plaisir. Voici une lettre de Carlos.

“ J'eus un geste de terreur. Mon oncle me regarda en face et avec une expression de rage démoniaque :

“ — Térésa, nous avons à parler de choses graves.

“ Je vis par la porte entrebâillée que Pablo Garcia était resté sur le palier et nous épiait.

“ Je voulais répondre. Les paroles s'étouffèrent dans ma gorge. J'étais glacée d'effroi et paralysée de tous mes membres.

“ — Je vois, ma nièce, continua don Alexandre, que ma visite évidemment inattendue, produit sur toi une impression un peu vive et je conçois ta surprise en m'entendant prononcer le prénom d'un homme dont il me tarde de savoir le nom de famille.

“ Mes yeux fixes restaient attachés sur lui. Il garda quelque temps un silence menaçant.

“ — Tu comprends, reprit-il enfin, que, trompé dans mes espérances, il ne me reste plus qu'à donner carrière à ma haine, comme je t'en ai avertie, il y a longtemps. Cette lettre me prouve que ce Carlos est ton mari et que tu as une fille. Ce mariage, que tu m'as caché, ne peut être qu'une mésalliance. Il y a plus, cet homme est un rebelle. Il l'avoue lui-même dans ce qu'il t'écrit. Je me charge de le livrer à la justice de son pays à moins que tu ne consentes à me donner son nom et à me dire où es ta fille.

“ Je fis un violent effort pour articuler une réponse.

“ — Ce nom, dis-je avec fermeté, personne ici ne le saura.

“ Don Alexandre se recula et avec un geste farouche :

“ — Ah ! s'écria-t-il, tu veux lutter avec moi et tu oublies que la victoire, d'avance m'appartient.

“ — Je sais, répondis-je, que, pour m'arracher

mon secret, vous emploierez tous les moyens.

“ — Tous, oui ; tous, rugit-il.

“ — Eh bien, ajoutai-je, Dieu [me viendra en aide.

“ — Insensée, qui crois m'intimider, s'exclama-t-il. Ton père m'a, devant toi, chargé de te trouver un mari digne de toi et de ta race. Et tu as osé épouser un homme dont tu crains de me dire le nom.

“ — Je ne puis et ne veux le dire, répétei-je, mais j'affirme devant Dieu que la famille de mon mari n'est pas indigne d'être unie à la nôtre.

“ — Affirmation gratuite. J'ai le droit de tout savoir.

“ — Et moi, le devoir de ne rien dire.

“ — Je puis donc tout supposer. Où est la fille de cet homme ?

“ — Vous ne le saurez point.

“ Mes forces sont épuisées. Je me sens trop faible pour te retracer cette scène dans toute son horreur. Mon oncle avait jeté son masque. Il mit tout en œuvre pour me contraindre à lui obéir. Mais je tremblais pour Carlos et pour toi, et ma terreur même redoubla mon courage.

“ A peine don Alexandre m'eut-il quittée que je vis apparaître la figure sinistre de Pablo Garcia. Je compris que j'étais séquestrée et que l'espion payé par mon oncle devenait mon gardien.

“ Pourtant deux faits me tranquillisaient : Carlos était loin de ceux qui n'auraient pas hésité à l'assassiner ; Claudie était, à l'insu de tout le monde, chez le docteur Herbin.

“ Je passai toute la semaine, abîmée dans les plus cruelles angoisses. Je ne recevais plus de nouvelles de Carlos, et je ne pouvais lui écrire, n'ayant personne à qui confier mon message.

“ Un matin, après avoir pris mon déjeuner qu'une femme entrée au château depuis le retour de mon oncle m'apportait dans la salle des tapisseries dont j'avais fait mon oratoire et ma chambre à coucher, je me sentis subitement indisposée, j'eus une syncope, j'éprouvai un mal indéfinissable ; il me semblait que j'avais avalé un liquide corrosif. Un affreux soupçon me vint à l'esprit, et ce soupçon se changea bientôt en réalité.

“ Les misérables m'avaient empoisonnée.

“ Je réclamai un médecin. On me répondit que ses soins seraient inutiles.

“ Peu à peu, ma voix s'éteignit. Je me réveillai un jour sans pouvoir parler. Le poison que l'on m'avait donné m'avait rendue muette.

“ Mon visage que j'interrogeais parfois dans la glace placée devant moi, au pied du lit, portait les traces manifestes du crime. Je sentis que désormais mes jours étaient comptés.

“ Adieu, Carlos ! Adieu, Claudi ! Puisse la vie être pour vous deux moins amère qu'elle l'a été pour moi ! Puisse le ciel avoir pitié de vous et réunir le père et la fille ! Adieu ! Le frisson de la mort commence à glacer mes veines. Je ne puis achever... Mes geôliers m'ont laissée seule un instant. Sans cela peut-être n'aurais-je pas eu l'occasion d'écrire ces lignes—Térésa de Balboa.”

Au manuscrit étaient jointes deux enveloppes cachetées dont l'une portait pour suscription : “ Ceci est mon testament ”, et l'autre ces mots : “ Acte de mariage de la duchesse Térésa de Balboa ”.

— Mon père, dit le colonel, quand la lecture fut achevée, si demain nous avons besoin de votre aide à Madrid, votre grand âge vous permettra-t-il de répondre à notre appel ?

— Votre appel sera celui de Dieu, don Carlos, répondit le religieux. Si la Providence a, dans ses desseins, décidé la nécessité de mon témoignage pour faire triompher la vérité et la justice, ne craignez rien, ce sera la Providence elle-même. Mandez-moi, quand vous le voudrez. Faites-moi parvenir un mot, un seul : “ Venez ”, et, sans avoir peur de la distance, j'irai me joindre à vous.

Le jour s'était levé. Les deux voyageurs, après avoir partagé le modeste repas matinal de l'anachorète, remontèrent sur leur chevaux qu'ils avaient mis paître en liberté devant l'ermitage. Le père Anselme les reconduisit à pied jusqu'à l'entrée du chemin et les bénit en leur disant adieu.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 14 juillet 1888

PAULINE

DEUXIÈME PARTIE

LA MAISON MAUDITE—(Suite)

XXXV



OTRE supposition est parfaitement juste.

—Que faudrait-il faire pour cela ?

—Peu de chose.

—Mais encore ?

—Je ne puis vous le dire en ce lieu, ni en ce moment.

—Quand et où me le direz-vous donc ?

—Serez-vous libre aujourd'hui à dix heures du soir ?

—Oui.

—Eh bien ! quittez le château au moment précis où dix heures sonneront à l'horloge de Port-Marly.

—C'est facile... Où faudra-t-il aller ?

—Bien près d'ici... traversez la route et descendez sur la berge jusqu'au bord de l'eau

—Vous serez là ?

—Oui, j'y serai.

—Comment vous reconnaîtrez-vous dans l'obscurité ?

—Vous me reconnaîtrez à la voix... je vous parlerai le premier. Est-ce convenu ?... viendrez-vous ?

—Je m'y engage... Et mes cinq cents louis ?

—Vous en recevrez deux cent cinquante ce soir, après cinq minutes de conversation, si nous tombons d'accord, comme cela me paraît plus que probable.

—Et le reste de la somme ?

—Demain, lorsque vous aurez fait ce que j'attends de vous.

—A ce soir donc, mon gentilhomme.

—A ce soir, ma jolie fille.

Le reste de la journée s'écoula sans amener le moindre incident qui mérite de trouver place en ces pages. Pauline, brisée de corps et d'âme, complètement anéantie, sans force, sans volonté, plongée dans une prostration dont il nous serait impossible de donner une idée exacte, fit prévenir Mathilde qu'elle se trouvait plus souffrante, et qu'elle ne pouvait par conséquent aller la rejoindre dans le parc. La jeune fille, très attristée et très inquiète, se hâta de venir retrouver sa belle-sœur et ne la quitta plus jusqu'au soir. Gertrude se glissa hors du château au moment où la cloche un peu fêlée de l'église de Port-Marly sonnait dix heures. La camériste entra ouvrit la grille, traversa la route et descendit sur la berge où Lascars l'attendait.

XXXVI

Pauline passa une nuit horrible... Certes, la malheureuse femme était habituée à la souffrance sous toutes les formes, et jamais cependant, à aucune époque et dans aucune circonstance, ses tortures morales n'avaient atteint un tel degré d'intensité. Et cependant elle ne subissait aucun combat intérieur; rien au monde ne pouvait ébranler sa résolution immuable; elle acceptait même la colère et le mépris de Tancrede, plutôt que de se rendre complice d'une infamie, plutôt que de sacrifier Mathilde à Lascars. Elle ne se faisait point illusion. Elle savait que la vengeance du bandit gentilhomme serait implacable et ne se ferait guère attendre. Seulement, quelle serait cette vengeance ? Pauline l'ignorait. A quel instant et de quelle façon le coup fatal viendrait-il l'atteindre ? elle ne pouvait le deviner, et cette incertitude centuplait l'horreur de sa situation... Le jour parut. Les heures lentes se succédèrent, amenant avec elles à chaque minute des inquiétudes nouvelles qui poussaient l'épouvante de la jeune femme jusqu'au délire et jusqu'à la folie. Le soir arriva ; la nuit descendit du ciel et cou-

vrit la nature entière de ténèbres épaisses, moins profondes pourtant que celles qui régnaient dans l'esprit bouleversé de Pauline. Presque mourante, incapable de supporter plus longtemps un supplice au-dessus des forces humaines, n'ayant désormais d'espoir qu'en Dieu, ce suprême consolateur des désespérés, madame d'Hérouville se réfugia dans son oratoire où elle s'enferma, et là, non point agenouillée sur les coussins de velours de son prie-Dieu, mais prosternée sur les dalles de marbre que pressait son front brûlant, elle laissa s'échapper les gémissements, les sanglots, les cris d'agonie, qu'elle comprimait depuis le matin en présence de Mathilde, et qui l'étouffaient. Des torrents de larmes coulèrent de ses yeux et dégonflèrent un peu son cœur déchiré par les angoisses aux griffes de vautours. Elle éprouva un soulagement très réel, et elle se dit avec une foi profonde :

—Il est impossible que Dieu m'abandonne !

Cette confiance renaissante produisit aussitôt un calme relatif, et Pauline en quittant son oratoire n'était plus la même femme qu'au moment où elle en avait franchi le seuil une heure auparavant. L'oratoire, faisant partie de l'appartement particulier de la marquise, était par conséquent très voisin de sa chambre à coucher. En rentrant dans cette dernière pièce, madame d'Hérouville fut surprise de la trouver plongée dans une obscurité complète. La lampe et la veilleuse auraient dû être allumées depuis longtemps, et pour la première fois les deux caméristes venaient de négliger leur besogne quotidienne. Pauline frappa sur un timbre. Elle ne reçut d'abord aucune réponse, puis elle entendit des portes s'ouvrir, un pas léger se rapprocha et Gertrude, un bougeoir à la main, entra dans la chambre. La camériste, malgré ses efforts pour dissimuler son agitation, semblait haletante comme quelqu'un qui vient de faire une course rapide. Sa physionomie respirait le trouble. Son regard vacillant n'offrait point son expression d'assurance habituelle.

—Madame la marquise a sonné ? balbutia Gertrude d'une voix qu'elle essaya vainement de rendre ferme. Ces symptômes bizarres et caractéristiques passèrent inaperçus de Pauline qui, dans de telles circonstances, n'avait pas, on doit le comprendre, l'esprit porté à l'observation.

—Mademoiselle, demanda-t-elle, comment se fait-il que ma chambre ne soit point éclairée ?

—Je supplie madame la marquise de me pardonner, répondit la camériste. J'avais compté ce soir sur Brigitte, et Brigitte a bien mal justifié ma confiance.

—Pourquoi donc n'étiez-vous pas là ?

—Depuis ce matin un grand mal de tête me fait cruellement souffrir et j'avais cru pouvoir me permettre de respirer un peu sur la lisière du parc... La négligence de Brigitte me cause un vif regret et me prouve que je suis coupable...

—Où sont mes enfants ? reprit Pauline.

—Avec Brigitte, sans doute, et peut-être avec mademoiselle Mathilde.

—Allez dire qu'on me les amène... ou plutôt amenez-les vous-même ici.

—Oui, madame la marquise.

—Mais d'abord, allumez les bougies de ce candélabre.

—Oui, madame la marquise.

Gertrude exécuta l'ordre qu'elle venait de recevoir, et, après avoir attaché la flamme aux bougies diaphanes d'une torchère d'argent bruni, elle quitta la chambre. Pauline, trop faible ou plutôt trop fatiguée pour rester debout, se laissa tomber dans les bras d'une chauffeuse placée près de la cheminée, puis elle baissa la tête et elle attendit, avec une sorte d'impatience fébrile, mais sans inquiétude, le retour de ses enfants.

Quelques minutes s'écoulèrent. Soudain la jeune femme tressaillit ; elle se leva brusquement, elle poussa un faible cri, et recula jusqu'à la muraille en donnant tous les signes d'un violent effroi dont la cause était légitime. Un objet d'un très petit volume, mais lourd et résistant, lancé vigoureusement depuis le dehors, venait de briser avec grand tapage une des vitres de la fenêtre, et de s'abattre aux pieds de Pauline, presque sur ses genoux, parmi les débris du cristal. Que signifiait cette agression inattendue ? Madame d'Hérouville se demanda tout d'abord

si quelque invisible assassin, soudoyé par Lascars, n'en voulait point à son existence ?... Un très court instant de réflexion suffit pour lui prouver que cette supposition était inadmissible. Le baron ne pouvait en effet payer sa mort, puisqu'elle emporterait avec elle au fond de la tombe tout l'espoir que le misérable osait fonder sur sa coopération complaisante. D'ailleurs le projectile qui venait de s'introduire dans l'appartement d'une façon si bruyante, ressemblait beaucoup plus à un agent de correspondance qu'à un engin meurtrier... C'était tout simplement un petit lingot de plomb, autour duquel un fil de couleur attachait une feuille de papier pliée d'abord en forme de lettre, puis roulée, Pauline ramassa le lingot, coupa le fil, déroula le papier et lut cette suscription, tracée par une main connue, celle de Lascars : " Message confidentiel pour madame la marquise d'Hérouville. " La jeune femme, en reconnaissant l'écriture, sentit son sang se glacer dans ses veines et ses terreurs un instant assoupies se réveillèrent avec une intensité nouvelle. Toute chose venant de Lascars (elle avait, hélas, de nombreuses et tristes raisons pour en être certaine !) ne lui pouvait apporter qu'un malheur. Cependant il fallait savoir ! Peut-être le message du baron allait-il mettre fin à l'effroyable incertitude qui pesait sur elle depuis la veille et qui l'écrasait... De même que la jeune femme avait brisé le fil, elle rompit le cachet, et lut les lignes suivantes : " Dans notre entrevue d'hier, chère marquise, j'ai eu le tort grave de ne point m'expliquer d'une façon suffisante vis-à-vis de vous et je viens aujourd'hui réparer ce tort. Vous avez dû croire, d'après mon langage et vous avez cru sans doute, que si vous refusiez avec obstination jusqu'au bout de signer le traité d'alliance sollicité par moi, je me vengerais en dénonçant au marquis d'Hérouville le mystère d'une situation sur laquelle vous désirez que ses yeux ne s'ouvrent jamais... Ma vengeance, en ce cas, frapperait principalement, presque exclusivement sur vous, et comme vous êtes une créature plus que parfaite, planant dans les nuages éthérés bien au-dessus des faiblesses humaines, vous avez résolu de tout subir et de tout souffrir, plutôt que de prêter les mains à la transaction dont votre repos présent et votre tranquillité future auraient été le prix. En conséquence, votre attitude de victime résignée ne s'est pas démentie... Vous vous drapez silencieusement dans l'héroïque parti de votre sacrifice, vous attendez les événements, le temps marche, la dernière heure du délai fixé sonnera bientôt, et le signal de l'obéissance s'obstine à ne point paraître... Donc il faut vous ouvrir les yeux malgré vous, et vous forcer la main dans votre intérêt. Je vais le faire... Je frapperai des coups terribles, non pas sur vous, mais sur ceux qui vous sont chers ! Je mettrai la solitude et le désespoir autour de vous. J'atteindrai successivement votre mari, vos deux enfants et votre belle-sœur... J'ai commencé déjà, afin qu'il vous soit impossible de douter de ma résolution inébranlable, en même temps que du pouvoir à peu près sans limites dont je dispose pour accomplir cette résolution. A l'heure présente, la vie du marquis d'Hérouville ne tient qu'à un fil. Aujourd'hui même dans la rue Saint-Dominique, à la porte de son hôtel et en présence de nombreux témoins, le marquis d'Hérouville a été insulté et provoqué par un gentilhomme à ma dévotion que j'avais chargé de cette besogne... La rencontre est inévitable... Elle aura lieu demain, à moins que cette nuit je n'en ordonne autrement... Or, le gentilhomme en question n'a jamais manqué son coup... Il s'est battu cent vingt-quatre fois, il a laissé sur le terrain les cadavres de ses cent vingt-quatre adversaires. M. d'Hérouville complètera, sans aucun doute, le chiffre rond de cent vingt-cinq... C'est à vous, madame, qu'il appartient de prononcer à l'instant et sans appel sur le sort de votre second mari, s'il meurt demain, il mourra tué par vous, bien plus que par l'épée qui le frappera droit au cœur. Ce n'est pas tout encore, appelez vos enfants, madame la marquise, un seul viendra, l'aîné, celui qui porte le nom de Lascars... Le fils du marquis est entre mes mains, précieux otage que je vous rendrai seulement au prix d'une soumission absolue... Croyez-moi donc, car le conseil que je vous donne est de ceux qu'il faut croire, subissez la loi du

plus fort... acceptez ce que vous ne pouvez empêcher et calmez votre conscience en lui démontrant que vous êtes irresponsable, ce qui d'ailleurs est parfaitement vrai, puisque la liberté du refus vous fait défaut. Je me résume... Si vous vous obstinez dans votre endurcissement, demain M. d'Hérouville aura cessé de vivre et vous ne reverrez jamais votre plus jeune fils... Si, au contraire, le signal convenu m'apparaît, l'adversaire du marquis lui fera des excuses sur le terrain, j'en prends l'engagement formel, l'enfant de votre second mari sera dans vos bras avant une heure, et le vicomte de Cavaroc viendra vous présenter après-demain ses respectueux hommages. Vous le voyez, madame la marquise, la situation est claire et limpide comme de l'eau de roche... Vous n'avez qu'un mot à dire, ou plutôt vous n'avez qu'un mouvement à faire, et le plateau de la balance s'empressera de pencher, selon votre bon plaisir, vers les extrémités les plus funestes et les plus irréparables, ou vers les félicités les plus souriantes. Choisissez ! Seulement, le temps presse ! Choisissez vite ! "

Aucune signature ne se lisait au bas de l'étrange épître que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs... Malheureusement la signature était inutile ! Chaque ligne et presque chaque mot trahissaient la griffe du tigre !

XXXVII

Lorsque Pauline eut achevé sa lecture, elle ne se livra point à l'une de ces crises de violent désespoir que devaient provoquer, selon toute vraisemblance, les terribles nouvelles qu'elle venait de recevoir. Il arrive un moment, dit-on, où les chairs meurtries et sanglantes, frappées sans relâche par une verge impitoyable, deviennent inertes, insensibles, et n'ont plus la perception nette et distincte du supplice. Madame d'Hérouville en était arrivée là, sans doute. Sans doute, à force d'avoir souffert, elle commençait à perdre le sentiment de la douleur. Toujours est-il que son visage contracté ne changea point d'expression et que ses yeux largement ouverts demeurèrent fixes et secs. Ses mains laissèrent échapper la lettre qui tomba sur le tapis ; sa tête se pencha, et elle parut s'absorber tout entière dans une sombre et profonde méditation. Cette méditation fut interrompue brusquement par le retour de Gertrude. La camériste se précipita dans la chambre d'un air effaré.

—Madame la marquise... madame la marquise s'écria-t-elle d'une voix qui semblait entrecoupée par une émotion violente, je me meurs d'inquiétude... Il se passe une chose étrange... inexplicable... et je ne sais, en vérité, comment apprendre à madame la marquise...

Gertrude s'interrompit. Pauline releva la tête et regarda fixement la camériste... Cette dernière, malgré son impudence habituelle, ne put soutenir l'éclat de ce regard interrogateur ; elle baissa les yeux et elle balbutia :

—Un des enfants de madame la marquise a disparu... Brigitte n'a pas quitté M. Paul, mais le petit Armand est introuvable. Brigitte le croyait avec moi... Malheureusement il n'en était rien !... Je n'ai pas vu ce cher enfant depuis plus d'une heure... peut-être s'est-il égaré dans les allées du parc... Je vais courir à sa recherche... je vais emmener tous les valets avec des torches et des flambeaux.

Après avoir débité ce qui précède très vivement, et à la façon de quelqu'un qui récite une leçon apprise par cœur, Gertrude fit un mouvement pour s'éloigner. Pauline l'arrêta d'un geste impérieux et lui dit :

—C'est inutile...

—Madame la marquise me retient !... s'écria la camériste stupéfaite, et ne pouvant à peine en croire ses oreilles.

—Oui.

—Madame la marquise veut-elle donc que je reste inactive en une telle circonstance ?

—Rentrez dans votre chambre et attendez mes ordres.

—Eh quoi ! ne puis-je me mettre à la recherche de ce cher enfant ?

—Mon fils se retrouvera sans vous... Allez et obéissez...

Ces dernières paroles furent prononcées d'un ton qui n'admettait aucune réplique. Gertrude se retira en se demandant tout bas quelle était cette énigme nouvelle dont elle ne pouvait trouver le mot. Aussitôt que madame d'Hérouville se retrouva seule, son visage marmoréen se détendit, et ses traits pâles exprimèrent une résolution suprême. Elle s'approcha de la cheminée, elle y prit deux flambeaux qu'elle alluma à la flamme des candélabres et quelle plaça l'un à côté de l'autre sur le bord intérieur de l'une des croisées. En agissant ainsi, elle obéissait aux prescriptions du baron de Lascars... Elle indiquait, par le signal convenu, que sa soumission aux volontés de l'infâme gentilhomme serait absolue. Ceci fait, elle se laissa tomber sur un siège, et, plus morte que vive, elle attendit. Une heure s'écoula. Au bout de ce temps, des clameurs joyeuses retentirent dans la cour d'honneur au-dessous des fenêtres de madame d'Hérouville, et bientôt après, Brigitte parut, tenant par la main le petit Armand, qui semblait en proie à une sorte de stupeur pleine d'épouvante. En voyant son second fils, Pauline ne poussa pas un cri, seulement son cœur se fondit dans sa poitrine ; des larmes abondantes ruisselèrent sur ses joues comme une pluie d'orage ; elle prit l'enfant entre ses bras, et elle l'embrassa longuement, impétueusement, sans pouvoir se lasser des caresses qu'elle lui prodiguait. Lorsque les premières ardeurs de cette fièvre de tendresse maternelle se fut un peu calmée, Pauline interrogea le petit garçon, qui fit dans son langage enfantin un long récit très obscur dont voici la substance : Armand jouait avec son frère, sous les yeux de Brigitte, dans une pièce du rez-de-chaussée, lorsque Gertrude était survenue, en lui montrant une image peinte dont les vives couleurs devaient piquer sa curiosité, lui avait fait signe de la suivre, ce qu'il s'était empressé de faire. Une fois la camériste et l'enfant dans le parc, au milieu de l'obscurité, à quelque distance du château, Gertrude avait tout à coup disparu. Armand, très effrayé de la solitude et des ténèbres, commençait à pleurer à chaudes larmes, et se mettait en devoir d'appeler à son secours, lorsqu'une main rude lui avait fermé la bouche, en même temps que deux bras vigoureux le soulevaient ; un mouchoir de soie, noué en forme de bâillon, avait alors remplacé la main pour étouffer les cris de l'enfant qui s'était senti emporté sans savoir où, et sans savoir pendant combien de temps. Tout à coup le ravisseur inconnue avait détaché le mouchoir et remis l'enfant sur ses jambes en lui disant d'une voix très basse :

—Tu vois cette grande maison dont les fenêtres sont éclairées, en face de nous... c'est le château du marquis d'Hérouville... Ta mère t'attend... va la rejoindre.

Le petit Armand ne s'était point fait répéter deux fois ces paroles consolantes et libératrices, et, quoique engourdi par l'épouvante qu'il venait d'éprouver, il avait pris sa course dans la direction du château, dont quelques centaines de pas tout au plus le séparaient. Nous savons le reste. Pauline fit faire aux deux enfants, comme de coutume, leur prière du soir. Ensuite elle les coucha de ses propres mains, et lorsque l'ange du sommeil eut touché leurs fronts du bout de son aile, elle donna l'ordre à Brigitte de lui envoyer Laurent, le vieux valet de chambre de M. d'Hérouville. Laurent avait plusieurs ridicules, entre autres celui de s'exagérer singulièrement sa propre importance, mais au fond c'était un excellent serviteur, un de ces serviteurs dont la race n'existe plus aujourd'hui, et qui se considéraient comme faisant partie intégrante de la famille à laquelle ils appartenaient.

—Madame la marquise a besoin de moi ? demanda le valet de chambre avec un salut respectueux.

—Oui, murmura Pauline, j'ai besoin de vous.

—J'attends les ordres de madame la marquise.

—Laurent, reprit la jeune femme, vous êtes profondément dévoué, je le sais, à M. le marquis et à moi-même.

—Oh ! oui, madame, profondément !... s'écria le vieux serviteur avec une exaltation sincère, je donnerais ma vie pour mes maîtres !...

—Je vais vous demander une preuve de votre affection.

—Faut-il mon sang !... Je suis prêt.

—Gardez votre sang, mon ami... répondit Pauline avec un doux et triste sourire, ce qu'il s'agit de faire n'offre aucun danger.

—Tant pis !

—Je vais vous confier cette nuit un dépôt sacré !... le plus sacré de tous, car je vous charge de veiller jusqu'au jour sur mes enfants.

Laurent fit un mouvement de surprise.

—Est-ce qu'un péril quelconque menace ces chérubins du bon Dieu ? demanda-t-il.

—Peut-être.

—Je ne comprends pas, mais je n'ai pas besoin de comprendre pour obéir... Que faut-il faire ?

—Il y a sans doute des armes au château ?

—Oh ! oui, madame la marquise, tout un arsenal de fusils et de pistolets ; sans compter des fusils de chasse et les pistolets de tir de M. le marquis...

—Eh bien ! prenez plusieurs de ces armes... assurez-vous qu'elles sont chargées et apportez-les ici... Vous passerez la nuit dans cette chambre.

—Dans cette chambre ! répéta Laurent d'un air étonné.

—Sans doute, répondit Pauline.

—Où couchera donc madame la marquise ?

—Je ne me coucherai pas... j'ai beaucoup à écrire et je veillerai dans la pièce voisine.

—Suffit, madame la marquise !... j'aurai des armes de quoi tuer quinze hommes, et je serai solide au poste comme une sentinelle un jour de bataille... Madame la marquise me permet-elle de lui demander la consigne ?

—Ne laissez pénétrer, auprès de mes enfants, personne qui vous soit inconnu, et si quelque étranger tentait de s'introduire dans cette chambre malgré vous, soit par les portes, soit par les fenêtres, faire feu sans hésitation et sans pitié sur l'agresseur.

—C'est trop juste !... Tant pis pour le mal intentionné qui se permettrait d'escalader nuitamment un château que madame la marquise me fait l'honneur de mettre sous ma garde ! son affaire ne serait pas bonne, et je lui donnerais une leçon dont il conserverait le souvenir jusqu'à la fin de sa vie... qui, d'ailleurs, ne serait pas longue !... Je vais à l'armurerie, madame la marquise, et je reviens incontinent.

Au bout de cinq minutes, en effet, Laurent reparut, apportant avec lui trois fusils de chasse à deux coups et une dizaine de pistolets de tous les calibres.

XXXVIII

Le fidèle serviteur mit en bon ordre tout son arsenal, puis, jetant un fusil sur son épaule droite, il commença une promenade de long en large dans la chambre, en étouffant avec soin le bruit de ses pas pour ne point réveiller les deux enfants. Pauline, certaine désormais qu'aucune tentative dirigée contre ses fils ne pourrait être couronnée de succès, s'engagea dans un escalier dérobé conduisant à la petite pièce dont l'usage était attribué à Gertrude. En arrivant auprès de la porte de cette pièce, madame d'Hérouville entendit d'une manière très distincte le bruit métallique facilement reconnaissable que produisent des pièces d'or en tombant les unes sur les autres. A coup sûr mademoiselle Gertrude comptait des sommes importantes. Pauline ouvrit brusquement la porte. La camériste ne s'attendait guère à voir entrer sa maîtresse. Ses doigts maigres et nerveux s'ingéniaient à faire entrer des piles de louis étincelants dans un petit sac de toile. Elle poussa un cri de surprise, et une demi-douzaine de pièces d'or s'échappant de ses mains, roulèrent sur le plancher.

—Que faites-vous là, mademoiselle ? demanda madame d'Hérouville d'un ton glacial et avec une intonation souverainement méprisante.

—Madame la marquise le voit... balbutia Gertrude au comble de l'embarras, je m'occupe du calcul de mes économies...

—Ainsi donc, poursuivit Pauline, cet argent provient de vos gages ?